

Poésie

RIME, RAME...

Menahem Macina



HYPALLAGE
EDITIONS

Du même auteur

Paradis II

(Poésies, Hypallage Editions, 2014)

Sion

(Poésies, Hypallage Editions, 2014)

Menahem Macina

RIME, RAME...

(Poésie)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 juillet 2015

Prix : 6,86 €

© 2015 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-092-9

Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mention légales</u>	04
<u>Les Conseillers</u>	08
<u>À contre-courant</u>	11
<u>Idiot d'imberbe adolescence</u>	13
<u>Le Monsieur seul</u>	15
<u>Cœur de pierre</u>	17
<u>Les Billes</u>	19
<u>Son âme est châtelaine</u>	21
<u>Son regard est un puits d'eau fraîche</u>	23
<u>L'Hôpital</u>	25
<u>La Liberté</u>	28
<u>Feu de paille ou d'artifice</u>	30
<u>Elle a coulé, la Seine</u>	32
<u>L'Amour</u>	35
<u>Les Timides</u>	37
<u>Toi</u>	39
<u>Dieu est mort !</u>	41
<u>Quand son aile...</u>	45
<u>Sablier</u>	47
<u>Les grandes douleurs d'homme</u>	48
<u>Les Yeux</u>	49
<u>Solitude d'un soir</u>	51
<u>Où donc est-il passé, le temps ?</u>	53
<u>Beaucoup de rêves</u>	55
<u>Pension</u>	57
<u>À celle qui est sortie du nombre</u>	60
<u>L'ombre douce des saules</u>	62

<u>De tout ton poids de plume</u>	66
<u>Enfantelements</u>	68
<u>Homonymies</u>	70
<u>« Aux Secrétaires » : Ode irrévérencieuse</u>	72
<u>Retrouvailles</u>	77
<u>Les cinglés de la musique</u>	80
<u>Chanson banale</u>	82
<u>On fait pas de tubes...</u>	83
<u>Mélodie pour la rengaine</u>	86
<u>Aussi loin...</u>	88
<u>Les Grands Espaces</u>	90
<u>Je ne me prends pas pour la lune</u>	92
<u>À ma sorcière</u>	94
<u>Je l'avais trouvée dans les bois</u>	96
<u>Le temps des pleurs, le temps des fleurs</u>	99
<u>La lune dans un seau</u>	101
<u>Une rose unique au monde</u>	103
<u>Des bancs partout</u>	105
<u>C'était au temps...</u>	107
<u>Cœur de pierre</u>	110
<u>Maturité</u>	112
<u>Grisaille</u>	113
<u>Le portrait de son père</u>	117
<u>Mon voisin de passant</u>	119
<u>Le cœur qui roule</u>	124
<u>Au Grand Jacques</u>	126
<u>À Tien An Men : chant de résistance</u>	129
<u>Fanchon</u>	133
<u>Sisyphé</u>	136
<u>Mouette</u>	138
<u>Rêve de farine</u>	141

<u>Le Gars Lucas</u>	142
<u>C'est pas d'eau</u>	144
<u>Mon cœur est une cible</u>	147
<u>De ma plus haute Tour</u>	148
<u>Mausolée à la nausée</u>	150
<u>Sépulcres</u>	151
<u>Ballade à la neige</u>	153

Les Conseillers

(Refrain)

Les conseillers, dit l'adage,
sont pas là pour payer.
Mais c'est leur manie, leur rage
de toujours conseiller.
Et pour les faire taire,
allez vous rhabiller !
Sauve qui peut, ma mère !
les cons vont conseiller ! (bis)

Si au moins le ramage
de ces corbeaux-là
ressemblait à leur plumage,
on ne s'en plaindrait pas !
Mais ce qui est plus grave,
c'est que ces coasseurs
ont l'allure de braves
hommes de conseillers ! (bis)

(Refrain)



Si vous êtes au chômage,
on vous prodiguera
des tas de bavardages
que vous connaissez déjà.
« Chômer est beaucoup moins grave
qu'un pontage du cœur ! »
M'a dit mon banquier, ce brave
cardiaque de conseiller.
(Refrain)

Si votre mariage
prend l'eau, on vous dira :
« N'êtes-vous pas volage,
pantouflard ou goujat ? »
Si les choses s'aggravent,
tant pis pour votre cœur !
C'est pas la faute à ce brave
conjugal conseiller !
(Refrain)

Si votre voisinage
vous rend fou, on dira :
« Ne soyez pas sauvage,
surtout n'exagérez pas ! »
Si les choses s'aggravent,
qu'on pille votre intérieur,
c'est pas la faute à ce brave
voisin de conseiller !
(Refrain)



Même au bout du voyage,
boitant à votre pas,
il poursuit son radotage :
« Fais ceci, fais pas ça ! »
Si votre état s'aggrave,
qu'on vous ponte le cœur,
c'est pas la faute à ce brave
vieux schnock de conseiller !

(Refrain)

Si, lors du Nouvel Âge,
au ciel ou ici-bas,
ils ont aréopage,
moi, je n'entrerai pas !
À moins que, sans entrave,
en ce monde meilleur,
je puisse dire à ces zouaves
ce que j'ai sur le cœur !

(Dernier refrain)

(Dernier refrain)

Conseillers prétendus sages,
il va falloir payer !
On a subi vos dommages
de pseudo-conseillers !
Il est temps de vous taire !
Allez vous rhabiller !

Sauve qui peut, ma mère !
et sus aux conseillers ! (bis)

SOMMAIRE

À contre-courant

À contre-courant
des gens dans le vent,
je suis de ceux qui s'entêtent
à sortir du rang,
à contre-courant,
à servir de Turc de tête !

À contre-courant
des moutons bêlants,
je suis de ceux qui s'entêtent
à voter en blanc,
à contre-courant,
à jouer les trouble-fête.

À contre-courant
des gens bien-pensants,
je suis de ceux qui s'entêtent
à parler grinçant,
à contre-courant,
à n'en penser qu'à ma tête.

À contre-courant
des « audimatants »,
je suis de ceux qui s'entêtent
à chanter décent,
à contre-courant,
à rester l'anti-vedette. >

À contre-courant
des pousse-talent,
je suis de ceux qui s'entêtent
à vivre contents,
à contre-courant,
à faire la nique aux gazettes.

À contre-courant
des gens importants,
je suis de ceux qui s'entêtent
à rester l'enfant
à contre-courant
qui joue au lance-boulettes.

À contre-courant
des avis courants,
il y'a des gens qui s'entêtent
à aimer l'accent
à contre-courant
de ceux qu'ont le cœur dans la tête !

SOMMAIRE

Idiot d'imberbe adolescence

L'amour, pour toi, ce n'est qu'un mot,
ou c'est tout au plus un visage,
avec un corps dessous, falot,
au bord d'une mer sans rivage...
C'est une musique sans mots,
c'est le plus déchirant message,
pauvre idiot, pauvre idiot !

idiot d'imberbe adolescence,
qui plonge droit comme un caillou
dans le premier regard trop doux,
pour y noyer ton impatience...
Pour voguer sur tes obsessions
et jouer à frêle-passions,
pour écouter une romance...

idiot d'imberbe adolescence ! (bis)

L'amour, pour elle, n'est pas un mot,
quand elle enlève son corsage
et que son corps nu et falot
t'offre un don de soi sans rivage...
C'est une musique sans mots,
c'est le plus déchirant message,
pauvre idiot, pauvre idiot !



idiot d'imberbe adolescence,
va te jeter à ses genoux.
Fais de toi et d'elle un grand Nous !
N'abuse pas de sa patience.
Elle accueillera tes passions,
apaisera tes obsessions,
et te redonnera confiance.
idiot d'imberbe adolescence ! (bis)

SOMMAIRE

Le Monsieur seul

Le Monsieur seul, à sa fenêtre,
regarde avec envie les êtres
qui se caressent avec émoi.
Sa chambre donne sur les toits,
et il en voit, et il en voit...
Faut dire qu'il regarde !
Il boit des yeux, il boit
ces amours dans ces lits,
qui ne sont pas pour lui.
Et il en crève quand ces idiots
n'ont pas bien tiré les rideaux ! (bis)

Le Monsieur quitte sa fenêtre,
comme chaque soir il pénètre
dans sa solitude et son froid...
Personne ne lui dira : « Toi ! »
D'ailleurs, personne ne le voit...
Alors, il se regarde :
dans le miroir il se voit...
Et son visage est gris,
l'amour n'est pas pour lui...
Alors, de ses gros poings idiots,
il brise la glace en morceaux ! (bis)



Une fille vient d'apparaître,
là, juste en face, à la fenêtre :
elle lui a tendu les bras !
Et l'homme a bondi sur le toit,
il ne regarde pas en bas...
Faut dire qu'il la regarde !
Il boit des yeux, il boit
la fille qui sourit,
l'amour qui vient à lui !
Et il n'écoute pas un mot
de ce qu'en bas, crient des idiots. (bis)

« Un homme tombe par la fenêtre.
Est-ce un accident, ou peut-être
un suicide : on ne le sait pas. »
Titre un journal, ce matin-là.
Son corps, qui le réclamera ?
À la morgue blafarde,
nul ne remarquera
que ce mort-là sourit :
il est mort ébloui...
Amoureux transi et idiot,
enfin le Monsieur seul est beau !
Amoureux transi et idiot,
enfin le Monsieur seul est beau !...

SOMMAIRE

Cœur de pierre

Me suis flanqué le cœur par terre.
Ai buté sur un cœur d'oiseau,
qu'avait reçu un coup de pierre,
et qui gisait là, en morceaux... (bis).

Me suis mis la vie en enfer :
quand j'ai voulu le mettre au chaud,
m'a planté ses griffes de fer,
dans le cœur et dans la peau...

Elle a renversé mes barrières,
m'a fait trahir mes idéaux.
Elle a saccagé ma chaumière,
a démolé tous mes châteaux... (bis)

Pour elle ai rampé sur la terre,
son mors aux dents et, sur mon dos,
j'allais promener son derrière
par mes monts et par mes vaux...

.....

Si je suis en prison, derrière
un ciel balaféré de barreaux,
c'est pour avoir cloué l'oiseau
qui m'a rendu le cœur de pierre... (bis)

>

Me suis flanqué le cœur par terre.
Ai buté sur un cœur d'oiseau,
qu'avait reçu un coup de pierre,
et qui gisait là, en morceaux... (bis).

SOMMAIRE

Les Billes

Elle était nue dans la rivière,
un jour où j'y pêchais.
Elle était nue dans la rivière
et moi je m'ai caché... (bis)

C'est pas que j'ai peur des filles, lon-la !
C'est pas que j'ai peur des filles !
Je suis trop jeune pour ce jeu-là :
je joue encore aux billes... (bis)

Elle était nue dans la rivière,
et je la contemplais...
Je me crevais les yeux, ma mère,
pour voir comme elle était... (bis)

C'est pas que je courre les filles, lon-la !
C'est pas que je coure les filles !
Je suis trop jeune pour ce jeu-là :
je joue encore aux billes... (bis)

Elle était nue dans la rivière
et seule se croyait.
Tellement que l'eau était claire,
c'est comm' si j'la touchais... (bis)



J'ai jamais touché de filles, lon-la !
J'ai jamais touché de filles !
Le croiriez-vous ? mais ce jour-là,
moi je déshabille... (bis)

Quand l'ai rejointe en la rivière,
ma sirène riait :
« Ça t'en a pris du temps, P'tit Pierre,
Pour un peu j'm'en allais !... » (bis)

J'ai jamais compris les filles, lon-la !
J'ai jamais compris les filles !
Mais j'peux vous dire que, ce jour-là,
J'ai regretté mes billes !... (bis)

SOMMAIRE

Son âme est châtelaine

son âme est châtelaine,
au manoir de sa peine...
La vieille horloge à souvenirs
égrène ses soupirs
au vent.
Et sonne
sa note,
comme sanglote
la nonne
en son couvent.

Sa douleur en robe de meurtrissure,
sa douleur pure
descend l'escalier du temps blême.
Celui qu'elle aime
la torture.
Et son absence
est le silence
où elle se déchire...
On ne l'entend jamais plus rire. >

son âme est châtelaine,
au manoir de sa peine...
La vieille horloge à souvenirs
égrène ses soupirs
au vent.
Et sonne
sa note,
comme sanglote
la nonne
en son couvent.

Sa douleur en robe de flétrissure,
sa douleur dure,
descend l'escalier du temps blême.
Celui qu'elle aime
est pourriture.
Dans le silence
de la démence,
où elle se déchire,
on l'entend rire, on l'entend rire !

Au manoir de sa peine,
son âme est châtelaine.

SOMMAIRE

Son regard est un puits d'eau fraîche

son regard est un puits d'eau fraîche.
Elle s'offre à l'abreuver.
Lui, son pauvre cœur en brèche,
lui, il n'ose pas plonger.

Les deux coudes sur la margelle
de cette table de café,
son cœur se mire en ses prunelles,
et il meurt d'envie d'y plonger... (bis)

Il n'a ni corde ni poulie
qui lui permettent d'étancher,
à la source de sa folie,
une soif immense d'aimer...

Il hésite, il balbutie :
« Je suis... je suis désespéré !
La vie, c'est une connerie :
le monde est moche, il est cassé ! » (bis)

Sans dire un mot, la demoiselle
de ses bras fins l'a enlacé.
S'est tant penché sur la margelle,
qu'au puits d'amour il s'est noyé !



son regard est un puits d'eau fraîche.
Tant d'amoureux y ont sombré.
Lui, son pauvre cœur en brèche,
comme un caillou y a coulé... (bis).

SOMMAIRE

L'Hôpital

Tous les jours tu passais devant
l'Hôpital avec ses murs blancs.
Tous les jours tu passais devant,
mais tu ne savais pas ce qu'il y avait dedans.

L'Hôpital avec ses murs blancs,
tous les jours tu passais devant,
avec les gens bien portants,
sous le beau soleil des vivants...

Un jour seulement, pour une visite
à un pauvre diable d'ami mourant,
tu n'as fait qu'entrer et sortir bien vite
rejoindre la rue des gens bien portants
et le beau soleil des vivants.
Loin de l'Hôpital tout blanc,
avec ses murs blancs...
avec ses lits blancs...
ses malades blancs...
blancs...

Tous les jours ils passent devant
l'Hôpital avec ses murs blancs.
Tous les jours ils passent devant,
tes anciens amis, les gens bien portants. >

Ils viennent parfois pour une visite.
Ils te font des mines comme pour un mourant.
Et toi tu sens bien qu'ils s'en vont trop vite
rejoindre la rue des gens bien portants
et le beau soleil des vivants.
Loin de l'Hôpital tout blanc ;
avec ses murs blancs...
avec ses lits blancs...
ses malades blancs...
blancs...

Puis un jour en passant devant
le cas de ton petit lit blanc,
un jeune interne négligent
a dit : « Celui-là n'en a plus pour longtemps. »

Et toi, au fond de ton lit blanc,
t'as pleuré en serrant les dents.
Tu voulais revoir les gens bien portants
et le beau soleil des vivants...

Tu as profité du bruit des visites :
tu as mis la blouse d'un homme en blanc,
et de l'Hôpital tu as pris la fuite
pour ne pas en sortir les pieds devant...
On t'a trouvé mort, heureux, sur un banc.
Loin de l'Hôpital tout blanc,
avec ses murs blancs...
avec ses lits blancs...
ses malades blancs...
blancs...



Vous les gens qui passez devant
l'Hôpital avec ses murs blancs,
vous les vivants, les bien portants,
pensez à la souffrance qu'il y a dedans...

L'Hôpital... blanc...
avec ses murs blancs...
avec ses lits blancs...
ses malades blancs...
blancs...
blancs...
blancs...

L'Hôpital!...

SOMMAIRE

La Liberté

(Refrain)

La liberté n'a plus de voix :
on a fusillé ses poètes.
La liberté ne va plus droit :
trop de sang lui tourne la tête.
La liberté n'a plus d'hymen :
trop de soudards l'ont défoncée.
La liberté entonne : « Amen ! » :
des Églises l'ont annexée...

La liberté n'a plus de bras,
plus d'ailes, de cœur, ni de tête.
Ce n'est plus qu'un chiffon de drap
qu'une main change en marionnette.
Et qu'importe celui qui tire les ficelles :
que lui demande-t-on ? – se taire et être belle.

La liberté,
je l'ai rencontrée,
un soir,
sur le trottoir :
elle était à vendre aux passants,
aux plus offrants...
Alors, je m'suis donc fait travailleur,
pour me l'offrir de temps à autre.
Mais je ne gagnais pas assez
pour le besoin que j'en avais.
Alors, je me suis fait voleur,



pour me l'offrir plus que les autres.
Mais je n'en avais pas assez :
je ne pouvais plus m'en passer.
Alors, je me suis fait banquier,
pour me l'offrir, seul, sans les autres,
mais je me la suis fait voler
par un qu'en avait pas assez.
Alors, je me suis fait guerrier,
pour l'arracher aux mains des autres :
la liberté rampe à mes pieds.
Qui la veut viendra la chercher.

Ils m'ont élu pour gouverner :
je loue la liberté aux autres.
Je la leur loue au temps passé :
Je suis souteneur en liberté ! (bis)

*Ah ! elle est belle, la liberté !
Vive la liberté ! Vive la liberté !*
(Refrain)

SOMMAIRE

Feu de paille ou d'artifice

Feu de paille ou d'artifice,
tout meurt.
Il faut que tout s'évanouisse
en pleurs.
Sinistre comédie,
la vie...

Ma douceur, ma fleur aimée,
ma fleur s'est fanée...
Mon odeur rose
se décompose
en pourriture,
ordure...
Mon eau pure, mon ambroisie,
si suave à mon palais,
quand je buvais :
mon eau douce s'est croupie...

Coup de foudre ou de caprice,
tout meurt.
Il n'est d'amour qui ne finisse
en pleurs...
Tristesse et tragédie,
la vie... >

Ma douceur, ma fleur aimée,
maîtresse étiolée...
Mon amour rose
se décompose
en pourriture,
ordure...

Amours défuntes, pauvres ballades
battent, battent la chamade
dans ma tête...
Je suis mer, je suis tempête...

J'ai fait un souhait que rien n'exauce :
recréer mes illusions
par mes chansons.
Mais la corde que je pince
grince...

Et ma chanson est fausse...

SOMMAIRE

Elle a coulé, la Seine

C'est vrai qu'elle a coulé, la Seine,
sur les amours et sur les haines.
On ne peut remonter le cours
ni des fleuves ni de l'amour.
Car le passé coule à la mer,
où tout se perd, ou tout se perd.

.....

Mais s'il se fait que l'on revienne,
que votre passé vous ramène
à l'entrée de la vieille cour,
où nicha votre prime amour,
alors voici que tout est vert :
le printemps succède à l'hiver.

De ta démarche souveraine,
tu entrais au 20 rue de Rennes.
Et moi qui sortais de ma cour,
j'ai pris pour toi le coup d'amour.
j'ai sombré droit dans tes yeux verts :
je n'avais jamais vu la mer !



Toi, mon rêve de porcelaine,
fragile dure et incertaine :
tu fus la couleur de mes jours,
tu fus le vert de mes amours.
J'étais si fou de tes yeux verts :
j'ai toujours tant aimé la mer !

Puis vinrent les premières peines :
petits dépités, petites scènes.
C'est si fragile, un jeune amour :
ça dit trop « jamais », ou « toujours ».
On se sépare, on fait le fier :
c'est ainsi que l'amour se perd.

J'ai tant voulu qu'elle revienne.
Je l'ai aimée jusqu'à la haine !
Puis, la vie a repris son cours :
mon cœur était devenu sourd.
Mais dans la plaie restait le fer.
C'est alors que j'ai pris la mer.

.....

L'autre jour, j'ai revu la Seine.
Je suis retourné rue de Rennes :
sur l'emplacement de ma cour,
ils ont édifié une tour,
avec un maigre espace vert
pour caricaturer la mer.



.....

C'est vrai qu'elle a coulé, la Seine,
sur mes amours et sur mes peines :
 j'ai voulu remonter le cours
de ce fleuve et de mes amours...
 Mais les fleuves vont à la mer :
et je n'aime plus les yeux verts...

SOMMAIRE

L'Amour

L'amour qu'on boit comme un breuvage
amer, à défaut de bon vin, bon vin...
L'amour qu'on fait comme un ouvrage,
lorsque le cœur n'y est pour rien, pour rien...
L'amour qui se fane avec l'âge...
L'amour qui ne vous dit plus rien, plus rien...

C'est tout ce qui reste de toi et moi :
tu étais ma reine, j'étais ton roi...
Les belles amours sont filles de joie :
le premier venu leur dit : « Couche-toi ! »
Après le maire, après l'église,
l'amour, ça se dépoétise...

L'amour qu'on jette après l'usage,
lorsqu'un être vous appartient trop bien.
L'amour qui crève comme un orage,
lorsque plus rien ne le retient...
L'amour qui prend l'eau, fait naufrage...
L'amour qui se perd, corps et biens, si bien... >

C'est tout ce qui reste de toi et moi :
et coule ma reine, coule son roi...
Il me restera les filles de joie,
les veuves joyeuses, les Marie-couche-toi !
Puis, y'a l'armée, ou bien l'Église,
pour panser un cœur qui se brise...

*L'amour, l'amour, l'amour,
ça se dépoétise...*

SOMMAIRE

Les Timides

(Refrain)

Moi, j'aime les timides
qui m'écoutent parler :
les filles aux yeux candides,
au visage empourpré !
Ce sont des plantes fragiles,
des violettes bien cachées :
je cherche une vraie timide
et ne puis la trouver (bis).

Elles ont les yeux humides,
rougissent adorablement,
mais sont-ce de vraies timides,
ou des croqueuses de diamants ? (bis)
Y'a des filles qu'ont du caractère,
y'a des vamps, y'a des délurées :
chacun ses goûts, moi je préfère
le genre biche effarouchée ! (bis)

(Refrain)



J'ai connu bien des muettes
qui se taisaient avec brio,
juste assez pour tourner la tête
à de naïfs demi-puceaux ! (bis)
La comédie ne durait guère,
car la douce à peine épousée
s'avérait être une mégère
qui ne cessait plus de râler ! (bis)
(Refrain)

Si vous avez un jour la chance
de trouver un trésor caché,
gardez-vous bien d'entrer en transe
par peur de le voir s'envoler ! (bis)
Sinon vous deviendrez timide
et vous perdrez tous vos moyens.
Or, les violettes à l'œil candide,
c'est d'un maître qu'elles ont besoin ! (bis)

Moi, j'aime les timides
qui m'écoutent parler :
les filles aux yeux candides,
au visage empourpré !
Ce sont des plantes fragiles,
des violettes bien cachées :
je cherche une vraie timide
et ne puis la trouver (bis).

SOMMAIRE

Toi

J'ai mon âme enchantée d'un souvenir de rose.
Une fleur flotte en moi sur l'eau fluide d'un rire.
Tu viens à la rencontre d'un rêve en délire :
mon amour, ma douceur, dois-je y croire ? Je n'ose.

Oh ! sauras-tu jamais de quelle impatience
j'ai désiré ce jour poignant de certitude,
où nos yeux rencontrés crieraient : « Toi ! », doux prélude
à l'aveu d'une ancienne et commune prescience...

Je le portais depuis le matin de ma vie,
ce vaste amour en creux, à ta forme, à ton moule,
telle une terre vierge avant qu'on ne la foule...
Et je t'ai reconnue quand tu t'y es enfouie !

Ô toi que j'avais peinte sur la toile frêle
et tendue à craquer de mon âme absolue...
Ô toi que je chantais d'une voix éperdue
sur les cordes à vif de mon cœur-violoncelle...

Ô toi que j'écrivais en légende dorée :
ma Belle au bois dormant, mon château en Espagne...
Ô toi que je cueillais aux cimes des montagnes :
mon edelweiss secret, ma goutte de rosée... >

Ô toi que je guettais à bord de ma nacelle.
Ô toi que je pleurais de douleur taciturne.
Ô toi que je rêvais, Pierrot du clair de lune.
Ô toi que je riais d'une joie éternelle !

Je te retrouve enfin : je te retrouve telle
que tu étais gravée dans mes pensées intimes !
Mon amour prévoyant t'avait conçue réelle :
il était fait pour toi, ce moule où tu t'imprimes !

enfin, je te vois, toi !

SOMMAIRE

Dieu est mort !

(Refrain)

Dieu est mort !

Venez à la levée du corps.

C'est un énorme événement

et c'est bien le moins qu'on lui fasse

un magnifique enterrement

de première classe !

Dieu est mort !

Que croire encore ?

Dieu est mort !

À qui croire encore ?

Je l'ai vu chamarré de noir,
ce livre à gueule de faire-part :

à la devanture des libraires,

un gros bouquin cérémoniaire.

Catafalque théologique,

au large titre fatidique :

« Dieu est mort ! »

(Refrain)



Vient le jour de la dédicace,
le *Te Deum* journalistique.
Moi je croyais qu'les dédicaces,
c'était que pour les basiliques.
Il faut croire que j'avais tort :
dédicace pour un Dieu mort !
(Refrain)

C'est la conférence de presse,
et s'y pressent les potentats,
les pots-de-vin, les peaux de fesse,
les queues de pie, les chinchillas,
autour de la gent d'hors l'Église,
et tous à cul et à chemise !
(Refrain)

Mordieu ! quelle belle assemblée !
Il y a là de faux prélats,
d'anciens et de nouveaux curés
avec leurs maîtresses à leur bras,
et leurs bâtards dans les travées !
Mordieu ! quelle belle assemblée !
(Refrain)

Voici l'auteur qui officie,
raillant les censeurs vaticans :
« Je me fous qu'on m'excommunie :
La science va toujours de l'avant ! »
Dieu sait qui a raison ou tort,
mais qui s'en soucie ? Dieu est mort !
(Refrain)



Après s'être porté aux nues,
l'auteur se mue en torero.
Pour épée, sa langue fourchue.
C'est la mise à mort du taureau.
Facile d'être matador,
quand le taureau est un Dieu mort !
(Refrain)

D'avoir si bien gagné la manche,
la tête alors lui en tourna.
Tel Don Quichotte de la Manche,
s'adressant à Sancho Pansa :
« Vois-tu, dit-il, ces ailes d'or ?
C'est lui, c'est lui ! C'est Dieu ! À mort ! »
(Refrain)

Ce fut un fort joli vacarme,
un vrai scandale dans Landernau !
Lorsque survinrent les gendarmes,
il répétait comme un idiot :
« Quelqu'un a enlevé le corps !
Pourtant, j'en suis sûr : Dieu est mort ! »
(Refrain)

On ordonna une expertise.
le livre-cercueil fut ouvert :
en jaillit un flot de bêtise,
un ennui de tous les enfers...
Mais aucune trace du corps :
pas de preuve que Dieu fût mort !
(Dernier refrain)



(Dernier refrain)
Du Dieu mort
on n'a pas retrouvé le corps.
Il n'y a plus d'enterrement :
ce n'était qu'une énorme farce !
Le décès n'est pas évident
et il faut bien que l'on s'y fasse :
ce Dieu mort, on dit très fort
qu'il est ressuscité,
ressuscité
des morts !

SOMMAIRE

Quand son aile...

Quand son aile me frôlera,
qu'à mes lèvres se figera
l'heureux sourire de la vie,
quand viendra la vieille ennemie...
Point ne me draperai de fierté passive,
ni ne m'accoutrerai de l'odieuse livrée
d'un cilice en peau d'âme hypocrite et ridée,
pour une pénitence insincère et tardive.

Non ! Je veux boire encore avant que de mourir,
butiner avec toi, de bonheur en bonheur ;
chanter, rêver, rouler dans l'azur, rire...
Pourtant, il faudra que je meure...

Toi que je tiens entre mes bras,
à mes yeux tu disparaîtras.
Ton sein qui bouge,
ta bouche rouge
et les gemmes
de tes yeux,
tout ce que j'aime :
un jour, adieu !



Tu peux m'êtreindre, m'embrasser :
rien
n'empêchera ton amant de crever
comme un chien !

Alors, alors, alors quoi ?
Toi et moi :
mon corps contre le tien...
Et puis, plus rien...
Tu as vingt ans,

Ô temps...
Ô temps...

SOMMAIRE

Sablier

Et mon temps m'est compté :
poussière d'or...
S'éparpille et s'éblouisse ma pensée,
au soleil de la vie,
car mon temps m'est compté...

Comptable solennel à l'horloge du temps,
mon sablier s'écoule
au rythme du silence.
Et coule ma substance,
coule,
au sein lointain d'un oubli bleu
coule ma volupté d'instant saisi,
croule ma vie...

Ne te tiendrai pas longtemps en cage,
mon bel oiseau fragile,
ma vie fluide !
L'exil te fait battre de l'aile...
Ô vole au ciel,
hors de mon être anéanti...

Lorsque s'égrènera l'ultime grain de sable,
tu t'épandras dans l'immuable...

SOMMAIRE

Les grandes douleurs d'homme

Les grandes douleurs d'homme
se passent de sanglots.
Les grandes douleurs d'homme
ne payent pas de mots.

Elles crèvent, un jour,
dans un grand cri d'amour,
près de la femme au cœur aimant,
douce comme une maman.
Près de la femme au cœur aimant,
douce comme une maman...

Les grandes douleurs d'homme
broient le cœur à l'étau.
Les grandes douleurs d'homme
tuent comme le bourreau...

Ils en crèvent, un jour,
s'ils n'ont pas eu d'amour,
loin de la femme au cœur aimant
qu'ils appellent en mourant.
Loin de la femme au cœur aimant
qu'ils appellent : « Maman !... »

SOMMAIRE

Les Yeux

L'âme affleure, à la fenêtre
des yeux.

Brève trouée sur un être,
les yeux.

Un instant, glisse le voile,
on aperçoit des étoiles.

*Brève trouée sur un être,
les yeux...*

L'âme pleure, à la fenêtre
des yeux.

Plaie ouverte sur un être,
les yeux.

L'âme effeuille des pétales
et son chagrin la dévoile.

*Plaie ouverte sur un être,
les yeux...*

L'âme a peur, à la fenêtre
des yeux.

L'âme se met des lunettes
aux yeux,

pour voir, sans qu'on la dévoile,
si les autres ont des étoiles.

*L'âme se met des lunettes
aux yeux...*



L'âme meurt, à la fenêtre
des yeux.
Une étoile vient de naître
aux cieux !
Plus de fenêtre, ou de voile :
l'âme nue vogue à la voile.
*Une étoile vient de naître,
aux cieux...*

L'âme affleure, à la fenêtre
des yeux.
Brève trouée sur un être,
les yeux.
Un instant, glisse le voile,
on aperçoit des étoiles.
*Brève trouée sur un être,
les yeux !*

SOMMAIRE

Solitude d'un soir

Solitude d'un soir,
ton cœur crêpé de noir,
endeuillé d'un amour
qui viendra plus te voir,
qu'est parti pour toujours,
pour ailleurs se faire voir... (ter)

Solitude d'un soir,
ton cœur qui broie du noir,
ton cœur a faim d'amour,
faim qu'on vienne le voir,
d'entendre des « Toujours ! »,
ton cœur a faim d'espoir
ton cœur a faim d'espoir...
Solitude d'un soir.

Y'a des filles pour tous les gars,
mais y'en a pas pour toi !
Y'a des filles pour tous les gars,
mais y'en a pas pour toi,
qu'as du désert plein les bras
du désert plein les bras. (bis).
Solitude d'un soir. (bis) >

Solitude d'un soir,
ton cœur, en son manoir,
à sa plus haute tour
est monté sans espoir :
« Sœur Anne de l'amour,
quelqu'un vient-il me voir ? (ter)

Solitude d'un soir,
ton cœur qui broie du noir,
ton cœur a faim d'amour,
faim qu'on vienne le voir,
d'entendre des « Toujours ! »,
ton cœur a faim d'espoir (ter)
Solitude d'un soir.

Y'a des filles pour tous les gars,
mais y'en a pas pour toi !
Y'a des filles pour tous les gars,
mais y'en a pas pour toi,
qu'as du désert plein les bras
du désert plein les bras (bis).
Solitude d'un soir (bis).

SOMMAIRE

Où donc est-il passé, le temps ?

Comme du sable entre les doigts,
ma vie s'écoule loin de moi.
Que l'on soit pauvre, riche, esclave, ou roi,
le temps, le temps seul fait la loi !

Le temps passe,
le temps passe...
Le temps passe, la, la, la, la...
Cours donc avec lui, car tu ne l'arrêteras pas !
Nous n'avons que cette vie-là.
Elle vaut plus que tu ne crois.
Et le temps passe, passe, passe, passe, passe...
Le temps passe : que veux-tu que l'on y fasse ?
Nul n'y peut rien...

*Oh! dites-moi, braves gens :
où donc est-il passé le temps ?
Oh! dites-moi, braves gens :
paraît qu'il a foutu le camp...*

Comme du sable entre les doigts,
ma vie s'écoule loin de moi.
Que l'on soit pauvre, riche, esclave, ou roi,
le temps, le temps seul fait la loi !



Le temps passe,
le temps passe...
Le temps passe, la, la, la, la...
Je cours avec lui, mais je ne le rattrape pas !
La vie me file entre les doigts,
j'en connais bien le prix, crois-moi !
Oui, le temps passe, passe, passe, passe, passe...
Le temps passe : que veux-tu que l'on y fasse ?
Nul n'y peut rien...

*Oh! dites-moi, braves gens :
où donc est-il passé le temps ?
Oh! dites-moi, braves gens :
paraît qu'il a foutu le camp...*

SOMMAIRE

Beaucoup de rêves

Tu fais beaucoup de rêves :
t'en as des sacs pleins à craquer.
De ces ballons fous qu'on vous crève,
à grands coups de réalités !
Tu fais beaucoup, beaucoup de rêves :
il est temps de te réveiller !

Crois-moi, la vie elle est pas tendre
pour les pauvres et les va-nu-pieds :
ceux qui crient à qui veut entendre
que ce monde est bon à changer !
Changer le monde :
un rêve !

Tu cries : « Un jour, ça changera ! »
Peut-être : qui vivra verra,
en attendant, tourne la terre...
Et toi ?
Toi tu te meurs à petit feu :
tu ne seras jamais heureux.
Bien sûr, je te comprends un peu,
mais moi, vois-tu, je suis trop vieux...

J'ai fait aussi beaucoup de rêves,
quand j'avais l'âge bachelier.



De ces ballons fous qu'on vous crève,
à grands coups de réalités !
J'ai fait beaucoup, beaucoup de rêves !
Et puis je me suis réveillé.

Parce que tu ne veux pas te vendre,
tu refuses de travailler.
Tu répètes à qui veut entendre
que ce monde est bon à changer.
Changer le monde ?
D'accord !

Ce monde, tu le changeras,
si tu te travailles, si tu combats
pour la justice sur la terre !
Alors, ne brûle pas ton rêve au feu :
un idéal, c'est trop sérieux !
Je ne jette pas la pierre,
puisqu'après tout, je suis ton père !

.....

Je crois qu'un jour, tous nos beaux rêves
vont enfin se réaliser.
À chaque soleil qui se lève,
un nouveau monde peut s'éveiller !
Il faut beaucoup, beaucoup de rêves,
pour continuer à lutter.
Il faut beaucoup, beaucoup de rêves,
pour continuer à lutter...

SOMMAIRE

Pension

(Refrain)

J'sais pas c'que c'est que la maison
j'ai toujours vécu en pension
et je m'souviens qu'dans mon dortoir
j'pleurais tous les dimanches soir,
parc'que j'avais pas eu parler
parc'que j'avais pas eu parler.

Maman, maman, pourquoi qu'tu viens pas ?
Moi aussi j'ai besoin de toi !
Maman, maman, pourquoi qu'tu viens pas ?
Toujours les autres et jamais moi !...

Quand elle venait, ah ! c'était fête !
Sauf que j'aimais pas bien la tête
d'un qui fallait qu'j'appelle « papa » :
c'était jamais l'même à chaque fois !
Moi j'voulais rien que ma maman,
c'est égal, j'étais bien content
d'avoir parler trois fois par an !
d'avoir parler trois fois par an !

(Refrain)



Des fois, j'avais tellement de peine
que ça tournait presque à la haine.
Je m'disais : quand je serai grand
j'frai comme si j'avais pas d'parents !...
Puis j'rêvais qu'j'étais dans ses bras
et j'lui disais : « Pleure pas ! J'suis là...
J'te quitterai pas, comme mon papa...
J'te quitterai pas comme mon papa ! »
(Refrain)

Ta mort eut l'effet d'une bombe.
C'est maintenant, devant ta tombe,
que je mesure enfin ta place...
J'ai un trou là : une vraie crevasse...
D'autant qu'il y'avait bien un an
que je n'avais pas pris le temps
de venir t'embrasser, maman...
de venir t'embrasser, maman !...

(Dernier refrain)

Or, il paraît qu'à la maison
tu faisais comme moi, en pension :
que tu pleurais, seule dans le noir
parce que je venais pas te voir...
Parce que t'avais pas eu parler...
Parce que t'avais pas eu parler... >

« Mon p'tit, mon p'tit, pourquoi tu viens pas ?...
Moi aussi j'ai besoin de toi !...
Mon p'tit, mon p'tit, pourquoi tu viens pas ?...
Toujours les autres et jamais moi ! »...
J'sais pas c'que c'est que la maison (ter)...

SOMMAIRE

À celle qui est sortie du nombre

À celle qui est sortie du nombre,
à celle qui s'est fait mon ombre,
je chante ce refrain d'amour,
banal comme une chanson de toujours !
Je chante ce refrain d'amour,
banal comme une chanson de toujours.
(Refrain)

(Refrain)
Tu es belle ! Tu es belle !
Tu es belle comme le jour !
Tu es belle ! Tu es belle !
Et je t'aimerai toujours.
Tu es belle ! Tu es belle !
Tu es belle comme le jour !
Tu es belle ! Tu es belle !
Et je t'aime, t'aime d'amour !
Tu es belle ! Tu es belle !
Et je t'aimerai toujours !

À celle qui m'est unique au monde,
celle dont la tendresse m'inonde,
je chante ce refrain d'amour,
banal comme une chanson de toujours !
Je chante ce refrain d'amour,
banal comme une chanson de toujours !
(Refrain)



À celle dont je rêvais, les jours sombres,
errant de rêve en rêve, d'ombre en ombre,
à toi, ma femme, au long des jours
je chanterai cette chanson d'amour !
À toi, ma femme, au long des jours
je chanterai cette chanson d'amour !
(Refrain)

Notre amour ne fut pas sans encombre,
Il s'en est fallu de peu qu'il sombre.
Mais notre union vogue au long cours,
et ma rengaine te convient toujours !
Mais notre union vogue au long cours,
et ma rengaine tu l'aimes toujours !
(Refrain)

SOMMAIRE

L'ombre douce des saules

« Chéri, raconte-moi
l'ombre douce des saules ! »
Elle s'est blottie là,
au creux de mon épaule.
S'est fait un coin de mousse
à deux pas de mon cœur,
et l'heure est tendre et douce,
bruissante de bonheur !
Viens là, viens là tout près,
au creux de mon épaule :
je te raconterai
l'ombre douce des saules
Viens là, viens là tout près,
au creux de mon épaule :
je te raconterai
l'ombre douce des saules...

« Chéri, dessine-moi
la plus belle Joconde ! »
Je vois dans ces yeux-là
tous les tableaux du monde.
Corolle qui s'entr'ouvre,
sourire que voici :
Mona Lisa du Louvre,
chef-d'œuvre de Vinci !



Viens là, viens là plus près,
toi, la Beauté du monde :
je te dessinerai
la plus belle Joconde !
Viens là, viens là plus près,
toi, la Beauté du monde :
je te dessinerai
la plus belle Joconde !

« Chéri, compose-moi
la romance immortelle ! »
Troubadour me voilà :
mon cœur est une vielle.
Mes harmonies sont fauves,
en ce déclin du jour :
Ma Belle aime le mauve,
ton mineur de l'amour !

Viens là, viens là, tout près.
Mon cœur est une vielle.
Je t'y composerai
la romance immortelle !
Viens là, viens là, tout près.
Mon cœur est une vielle.
Je t'y composerai
la romance immortelle !



« Ô Chéri, aime-moi
comme dans les poèmes ! »
Sur elle ai clos mes bras,
ai murmuré : « Je t'aime ! »
Alors ma tourterelle
a cessé de chanter.
Dieu ! que son corps est frêle
et tendre à en pleurer !

Plus près, encore plus près,
en cet instant suprême,
nous nous sommes aimés
plus que dans les poèmes...
Plus près, encore plus près,
en cet instant suprême,
nous nous sommes aimés
plus que dans les poèmes

« Chérie, raconte-moi
l'ombre douce des saules ! »
Elle s'est blottie là,
au creux de mon épaule.
S'est fait un coin de mousse,
pour parler à mon cœur.
L'ombre était tendre et douce,
bruisante de bonheur !



Elle était là, tout près,
au creux de mon épaule...
Et je lui racontais
l'ombre douce des saules...
Elle était là, tout près,
au creux de mon épaule...
et je lui racontais
l'ombre douce des saules...

SOMMAIRE

De tout ton poids de plume

(Refrain)

De tout ton poids de plume,
tu pèses sur mon cœur,
mon bel oiseau de lune,
souffle d'air et de fleurs...

De tout ton poids de plume,
sautille sur mon cœur, mon cœur,
mon bel oiseau de lune,
ma boule de bonheur !
mon bel oiseau de lune,
ma boule de bonheur !

Tu gîtes sur ma cime.
Moi, entre deux labeurs,
je t'y offre mes rimes,
tu m'y donnes ton cœur.
Je t'y offre mes rimes,
tu m'y donnes ton cœur !

(Refrain)

Puis revenu sur terre,
je vis sur mon bonheur.
Là-haut dans la lumière,
je t'ai laissé mon cœur...
Là-haut dans la lumière,
je t'ai laissé mon cœur...



De tout ton poids de plume,
tu pèses sur mon cœur,
mon bel oiseau de lune,
souffle d'air et de fleurs...
De tout ton poids de plume,
sautille sur mon cœur, mon cœur,
mon bel oiseau de lune,
ma boule de bonheur !
De tout ton poids de plume,
ma boule de bonheur !

SOMMAIRE

Enfantements

Sais-tu ce qui se tisse, au ventre de la femme,
lorsque le petit d'homme y germe lentement,
lorsque, gorgé de sang, avant que d'être une âme,
l'embryon n'est que chair et chaos inconscient ?
– Je n'en sais pas grand-chose, ou si je le comprends,
c'est par ce qui se passe, aux tréfonds de mon âme,
lorsqu'ânonnant ma vie dans mon magma pensant,
de prose prosaïque en drame mélodrame,
mon récit est confus, mon style, redondant.

Sais-tu ce qui se joue, au ventre de la femme ?
Sais-tu l'annonciation, sais-tu l'avènement,
de ce chaos brownien : bouillonnant amalgame,
écume de non-être, aux frontières du temps ?
– Je n'en sais pas grand-chose, ou bien si je comprends,
c'est par ce qui se joue, aux tréfonds de mon âme :
ébauche, annonciation, aube d'avènement ;
chaos brownien de mots, mais promesse de flammes ;
vagissement du verbe, à la vulve du temps ! >

Sais-tu ce qui se vit, au ventre de la femme,
lorsque le petit d'homme en émerge, sanglant ;
quand, mi-homme, mi-ange, à son corps donnant âme,
tombé du paradis, il entre dans le temps ?
– Je n'en sais pas grand-chose, ou bien si je comprends,
c'est par ce qui se vit aux tréfonds de mon âme,
lorsqu'espérance et rêve ayant versé leur sang,
l'Esprit sauve la chair, la paix brise les armes ;
quand le baiser du ciel transfigure le temps.

Sais-tu ce qu'elles souffrent la mère, la femme,
pour mettre au monde, aimer et perdre des enfants ?
Sais-tu combien de vies fauche la guerre infâme,
Connais-tu l'oppression inique de l'argent ?
– Je n'en sais pas grand-chose, ou bien si je comprends,
c'est que j'ai fait souffrir une mère et des femmes ;
que si peu longtemps père, j'ai perdu mes enfants ;
qu'amant foudre de guerre, je romps au moindre drame ;
que je deviens hargneux dans les soucis d'argent !

.....

Sais-tu que le pardon est un enfantement ?
– J'en ai su quelque chose, un jour, en pardonnant...

SOMMAIRE

Homonymies

Elle lui a murmuré : « Je t'aime ! »,
sans trop penser ce qu'elle a dit,
comme une rime dans un poème,
ou, dans la jouissance, un cri.
Mais lui en a perdu la tête.
Sur ces mots a joué sa vie.
A tout flambé à la roulette
d'une banale homonymie !

C'était un ignorantissime,
prêt à croire n'importe quoi,
sauf que le sens des homonymes
n'est pas toujours celui qu'on croit ;
sauf que le sens des homonymes
n'est pas toujours celui qu'on croit...

Les mots c'est du pareil au même.
Pense-t-on toujours ce qu'on dit ?
« Va-t'en ! » peut signifier « Je t'aime ! »
Haine, ou amour : un même cri !
Y'aurait de quoi perdre la tête,
si les mots détruisaient la vie ;
mais il existe une recette
pour déjouer l'homonymie !



Ô vous, les ignorantissimes,
ne croyez pas n'importe quoi.
Méfiez-vous des homonymes :
leur sens n'est pas celui qu'on croit.
Méfiez-vous des homonymes :
leur sens n'est pas celui qu'on croit.
Eh, toi, le faiseur d'apophtegmes,
qui t'a demandé ton avis ?
L'as-tu oublié : quand on s'aime,
tous les mots tendres sont permis !
Y'aurait de quoi perdre la tête,
s'il fallait passer au tamis
le moindre mot, la moindre lettre,
pour traquer leurs homonymies.
le moindre mot, la moindre lettre,
pour traquer leurs homonymies.

S'il est un ignorantissime,
c'est bien le cœur qui ne croit pas !
À voir partout des homonymes,
de l'amour il se méfiera !

(Pour finir)

À voir partout des homonymes,
seul, sans amour, il restera !

SOMMAIRE

« Aux Secrétaires » : Ode irrévérencieuse

1.

L'ont-ils un jour touchée en douce ?
A-t-elle sur eux quelques droits ?
Toujours est-il qu'ils ont la frousse :
elle n'a qu'à claquer des doigts
pour qu'ils parlent, ou pour qu'ils se taisent,
pour qu'ils lui cherchent un dossier,
peut-être aussi pour qu'ils la baisent,
ou lui décrottent les souliers...
peut-être aussi pour qu'ils la baisent,
ou lui décrottent les souliers

(1^{er} refrain)

Durant trente années malheureuses
de diurne cohabitation
avec cette gent vénéneuse,
au sein de l'Administration,
souffre-douleur de ces hargneuses,
qui me traitaient de « Petit con ! »,
je criais : « Merde ! », je criais : « Merde ! »,
sur tous les tons.



2.

Moi, j'ai jamais jeté les armes,
jamais baissé mon pantalon.
Ni les menaces ni les charmes
de ma fierté n'ont eu raison.
Elles m'ont fait payer, les gueuses,
l'honneur de porter haut le front :
Plus cloîtré qu'un moine en Chartreuse,
j'étais pour elles « le petit con ! »

(2^e refrain)

Mais un jour – ô joie radieuse ! –,
j'ai quitté l'Administration.
Et cette ode irrévérencieuse
a jailli de mes tréfonds.
Avec une joie malicieuse,
celui que vous appeliez « Con ! »
vous dit « Merde ! », vous dit : « Merde ! »,
sur tous les tons !

3.

Ô vous, les mantes religieuses
qui dévorez vos compagnons !
Ô poupées de cire aux joues creuses !
Ô Barbies d'Administration !
Ô despotes enquiquineuses !
Ô chiatiques chaperons !
Ô M-L-Fesques châtreuses !
Maquerelles de Direction !

>

(3^e refrain)

Pour ces trente années malheureuses
de diurne cohabitation,
ô Secrétaires vénéneuses,
ô sangsues d'Administration,
votre souffre-douleur, mes gueuses,
le sans-grade, le « Petit con »,
vous dit : « Merde ! », vous dit : « Merde ! »,
sur tous les tons !

4.

Ô redoutables confesseuses,
distillatrices de poisons !
Ô grenouillesques coasseuses !
Ô vitrioleuses guenons !
Mouches à merde, salisseuses
d'amours et de réputations !
Langues de vipères baveuses !
Vampires tueuses d'unions !
(Refrain 3)

5.

Ô castratrices amoureuses !
Ô tyranniques laiderons !
Fébriles dépantalonneuses !
Ô refileuses de bubons !
Combien vos passes véroleuses,
vos contamineuses passions,
riches en maladies honteuses,
ont-elles plombé de garçons ?
(Refrain 3)

>

6.

Stupides dépoétiseuses !
Doctorantes en feuilletons !
Mélomanes de chansons creuses !
Peintres d'amour rose-bonbon !
Paranoïdes radoteuses !
Terreurs mondaines des salons !
Maniaques collectionneuses
de fétides qu'en-dira-t-on !
(Refrain 3)

7.

Ô insatiables croqueuses
de diamants et de visons !
Ô inexorables ruineuses
de trop masochistes patrons !
Putains aux bagues fastueuses,
gagnées à grands coups de croupion !
Chercheuses d'or sous mines creuses !
Voraces pompes à millions !
(Refrain 3)

8.

Quand vos génitales muqueuses
doivent renoncer aux passions,
quand, vieillissantes, raisonneuses,
vous vous passionnez de Gestion,
technocratiques emmerdeuses,
chacun, du lampiste au patron,
subit vos ardeurs belliqueuses
d'adjutant d'Administration !



(Refrain 3)

9.

Je vous ai malmenées, mes gueuses :
c'est le prix de ma guérison.
Car cette ode irrévérencieuse
c'est un peu mon contrepoison !
Vous souhaitez une retraite heureuse !
Ne restez pas dans l'inaction :
votre nature généreuse
a trop besoin d'occupations !

(Dernier refrain)

Après tant d'années laborieuses
au sein de l'Administration,
votre carrière est prometteuse :
le monde est plein de « Petits cons » !
L'Église, entre autres, est giboyeuse :
Trouvez-vous un beau cureton !
Je vous dis : « Merde ! », je vous dis : « Merde ! »,
sur tous les tons !

(Pour finir, sur un rire tonitruant)

Ha ! ha ! ha ! ha !
Ha ! ha ! ha ! ha !
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !
Ha ! ha ! ha ! ha !
Ha ! ha ! ha ! ha !
Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

SOMMAIRE

Retrouvailles

1.

Bonjour, mon vieux ! Tu m'reconnais ?
Ton copain des premières années,
de nos jours de vache enragée !...
Ça y'est, voilà que tu m'remets !
Toi, t'aurais plutôt engraisé !
Et moi, tu m'trouves beaucoup changé ?
À voir l'œil de ta secrétaire,
j'dois avoir tout du prolétaire.
Mais on n'oublie pas les copains :
C'est pour causer un peu qu'je r'viens :
On va fêter nos retrouvailles !

2.

Tu t'souviens comme on s'est marré
au bahut, d'où ils m'ont viré
parce que j'étais pas très malin
et qu'mon père c'était pas quelqu'un.
Toi, t'étais toujours le premier.
T'as même fait l'université.
Et t'es devenu important...
C'est égal, j'suis tout d'même content
de te r'voir après tant d'années,
mon vieux copain d'vache enragée !
Ça s'arrose, les retrouvailles !

>

3.

J'suis bien content pour toi, tu sais !
Par contre, moi, c'est pas un succès !

Moi, j'ai jamais rien réussi.

J'suis, comme qui dirait, en sursis.
Je cherche un travail, quelque chose
qui me rendrait la vie plus rose.

Un truc facile pour mon cerveau.

Pourtant, j'ai pas peur du boulot !

Si y'en a un qu'a peur, c'est lui :
chaque fois qu'j'en trouve un, il s'enfuit !
Faut pas qu'ça gâche nos retrouvailles !

4.

Ça y'est, encor le téléphone !

C'est réglé : à chaque fois il sonne
quand on finit par m'écouter
et que j'peux enfin m'expliquer.

Chaqu' fois que je peux rencontrer
un gars, comme toi, qui pourrait
d'un mot me redonner l'espoir...

S'il avait l'temps de s'émouvoir...

Oh ! j'dis pas ça pour toi, tu sais !

Quoi?... J'fais trop d'bruit. Bon, je m'tais.

Ell' sont foutues, nos retrouvailles !

>

5.

Bon, eh bien, j'veux pas t'déranger
plus longtemps, il faut qu'tu travailles.
Et puis, il vaut mieux que j'm'en aille
parce que j'commence à radoter.
Tu manges où, ce soir ? Ah ! t'es pris...
Non, c'est normal, j'ai bien compris.
Adieu ! Bien sûr, je t'écrirai...
Allons, j'vais tout d'même pas pleurer !
Ça n'est jamais qu'une déception
de plus dans ma grande collection...

J'avais rêvé de retrouvailles...

SOMMAIRE

Les cinglés de la musique

1.

Petit matin
de nostalgie :
envie de rien.

Chienne de vie !

Je r'pense au temps de mes chansons,
quand nous courions après les millions.

Nous les cinglés de la musique,
nous les porteurs de feu sacré,
on demandait pas l'Amérique,
mais seulement d'enregistrer !
Aucun de nous n'a fait un disque,
on est restés sur le pavé.
On n'ira pas en Amérique,
mais on a quand même essayé !

2.

Petit matin
de rêverie :
je me sens bien.
C'est bon la vie !

Je r'pense au temps de mes chansons,
quand nous courions après les millions.



Grâce aux cinglés de la musique,
y'a toujours des monstres sacrés :
qu'ils soient d'Europe ou d'Amérique,
on viendra tous les acclamer.
À défaut d'avoir fait un disque,
on se ruine à en acheter.
On n'a jamais vu l'Amérique,
mais c'est bon d'en avoir rêvé !

(Pour finir)

Nous les anciens paumés du disque...
Nous les cinglés de la musique... (*ad libit.*)

SOMMAIRE

Chanson banale

1.

Pauvre chanson banale,
triste et sentimentale.
Pauvre chagrin d'amour !

La, la, la, la, la...
la, la, la, la, la, la.
La, la, la, la, la...
la, la, la, la, la – a.

2.

L'amour n'est qu'un rêve,
une bulle qui crève.
Pauvre papillon d'un jour !

La, la, la, la, la,
la, la, la, la, la, la...
La, la, la, la, la,
la, la, la, la, la – a...

3.

Oublie cela, mon cœur.
Sèche vite tes pleurs.
Tu connaîtras d'autres bonheurs !

La, la, la, la, la,
la, la, la, la, la, la...
La, la, la, la, la,
la, la, la, la, la – a...

On fait pas de tubes...

(Refrain)

On ne dit pas : « Je t'aime ! » « Je t'aime ! » « Je t'aime ! »
« Je t'aime ! »

« Je t'aime ! », vingt fois de suite.

On ne dit pas : « La mer », « La mer », « La mer », « La
mer »,

« La mer », vingt fois de suite.

On chante, sur des musiques

un peu anachroniques,

des choses pour le cœur,

l'esprit à la rigueur.

On fait pas de tubes.

On fait pas de tubes.

1.

Paraît qu'il est mort le temps

des beaux poèmes d'antan.

Paraît que le public n'a plus le temps,

que son goût n'est plus comme avant.

Aurait-on renié Aragon,

Hugo, Prévert, François Villon ?

Faut-il des vers de mirliton

pour réussir dans la chanson ?

(Refrain)



2.

Sur le trottoir y'a la chanson
qui vend ses charmes à des mignons.
Ça n'élève pas la nation,
mais ça rapporte aux maquignons.
Nous, intellectuels décadents,
avec un verbe, un complément,
on « fait des phrases », tout bêtement,
au lieu de « parler simplement »...
(Refrain)

3.

Non, il n'est pas mort le temps
des beaux poèmes d'antan.
Si le public a moins de temps,
son goût est aussi bon qu'avant.
Il n'a pas renié Aragon,
Hugo, Prévert, François Villon.
Il aime la bonne chanson,
mais n'est-elle pas en prison ?

car...



(Dernier refrain)

Elle ne dit pas : « Je t'aime ! » « Je t'aime ! » « Je t'aime ! »

« Je t'aime ! »

« Je t'aime ! », vingt fois de suite.

Elle ne dit pas : « La mer », « La mer », « La mer », « La

mer »,

« La mer », vingt fois de suite.

Elle chante, sur des musiques

un peu anachroniques,

des choses pour le cœur,

l'esprit à la rigueur.

Elle fait pas de tubes.

Elle fait pas de tubes.

SOMMAIRE

Mélodie pour la rengaine

(Refrain)

Mélodie pour la rengaine :

la, la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la, la.

1.

Pour une chanson sans paroles
moi j'ai composé cet air-là.
Qu'on l'exècre ou qu'on en raffole,
moi je ne m'en lasse pas.
Moi je ne m'en lasse pas.

(Refrain)

2.

C'est pas tous les jours qu'on rigole,
la vie est loin d'être un gala.
Mais plutôt que la carmagnole,
moi je préfère cet air-là !
Moi je préfère cet air-là !

(Refrain)



3.

Au cimetière des Battignoles,
le jour où l'on m'enterrera,
moi je veux que l'on rigole
et que l'on chante cet air-là !
Et que l'on chante cet air-là !

Mélodie pour la rengaine :

la, la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la,
la, la, la, la, la, la.

SOMMAIRE

Aussi loin...

1.

Aussi loin que portent ses ailes
l'oiseau s'étoile dans les cieux.
Et moi qui me languis loin d'elle,
loin des étoiles de ses yeux,
je ne peux pas voler,
je ne peux pas voler,
et je suis malheureux...
Et moi qui me languis loin d'elle,
loin des étoiles de ses yeux,
je ne peux pas voler,
je ne peux pas voler,
et je suis malheureux...

2.

Aussi loin que coule le ciel
voguent les nues vers d'autres cieux.
Et moi qui me languis loin d'elle,
loin du fleuve de ses cheveux,
je ne peux pas voguer,
je ne peux pas voguer,
et je suis malheureux...
Et moi qui me languis loin d'elle,
loin du fleuve de ses cheveux,
je ne peux pas voguer,
je ne peux pas voguer,
et je suis malheureux...



3.

Aussi loin que porte un appel
un cri s'élève jusqu'aux cieux.
Et moi qui me languis loin d'elle,
en prison comme un chien galeux,
je ne peux pas crier,
je ne peux pas crier,
et je suis malheureux...
Et moi qui me languis loin d'elle,
en prison comme un chien galeux,
je ne peux pas crier,
je ne peux pas crier,
et je suis malheureux...

SOMMAIRE

Les Grands Espaces

1.

Quand on a eu l'aubaine
d'un brin de liberté,
on se sent l'âme en peine,
au retour vers nos cités.
On a rêvé de grands voyages,
rêvé de s'en aller au large,
de rompre une bonne fois
avec cette vie de bourgeois.

Les grands espaces,
c'est tout de même autre chose
que vos cités de masse
et vos espaces verts !

Les grands espaces,
vastes comme les mers !



2.

Si vous avez l'aubaine
d'un brin de liberté,
prenez vite la peine
de vous y accrocher.

À moins que vous ne soyez sages
au point de préférer les cages.
Après tout, c'est votre droit
de mourir dans la peau d'un bourgeois !

Les grands espaces,
c'est tout de même autre chose
que vos cités de masse
et vos espaces verts !
Les grands espaces,
vastes comme les mers !

SOMMAIRE

Je ne me prends pas pour la lune

1.

Je ne me prends pas pour la lune,
mais je dois dire qu'entre elle et moi
une chose au moins est commune :
la face obscure que nul ne voit.
Elle est peut-être plus humaine
que celle que voit tout un chacun,
il en est ainsi de la mienne :
c'est celle qu'on voit qu'est la moins bien.

2.

Si je pouvais m'arracher l'âme
et m'la coller sur la figure,
pour sûr qu'j'aurais une autre allure,
peut-être bien qu'j'plairais aux femmes.
Mais on vous juge sur la mine,
et comme la mienne ne paie pas,
en fait d'amour c'est la famine,
et mon cœur ne fait jamais gras.



3.

À la pesanteur arrachée,
une fusée seule l'a vue,
l'autre face, pour nous cachée,
de la lune, cette inconnue.
Un jour, peut-être, une âme sœur
s'arrachant à la pesanteur,
découvrira mon autre face,
où je lui prépare une place :

un paradis bleu dans mon cœur...

SOMMAIRE

À ma sorcière

(Refrain)

Je suis près de toi
quand tu pleures,
quand tu pleures.
Je suis près de toi,
quand tu pleures pour moi.
Je suis près de toi.
Je suis près de toi.
Je suis près de toi.
Je suis près de toi, quand tu souffres de moi.

1.

Je suis un drôle d'oiseau :
mi-chouette, mi-corbeau.
J'avais, paraît-il, une mère
qu'on brûla comme sorcière.
Et c'est pourquoi...
(Refrain)

2.

Toi, tu aimes les oiseaux
mi-chouettes, mi-corbeaux.
Tu aimes ce pauvre hère
qui n'a plus père ni mère.
Et c'est pourquoi...
(Refrain)



3.

Tu as recollé les morceaux
de mes rêves, que des idiots
avaient brisés à coups de pierres.
Tu es peut-être un peu sorcière !
(Refrain)

4.

Je tremble à chaque jour nouveau :
s'il arrivait que des salauds
t'infligent le sort de ma mère,
je mettrais le feu à la terre.
Et en prison, je sais que toi...

(Dernier refrain)

Tu seras près de moi,
quand je pleure,
quand je pleure.
Tu seras près de moi,
quand je souffre de toi.
Tu seras près de moi.
Je serai près de toi,
jusqu'à ce que nous soyons là-Haut, toi et moi !

SOMMAIRE

Je l'avais trouvée dans les bois

1.

Je l'avais trouvée dans les bois.
Je croyais qu'elle serait à moi.
Mais comme j'suis honnêt', j'l'ai portée
au bureau des amours trouvées !
Mais comme j'suis honnêt', j'l'ai portée
au bureau des amours trouvées !...
(Objet trouvé !)

Là, des dames très respectables
et des messieurs très comme il faut
m'ont dit que j'étais admirable :
un futur mari sans défaut !
m'ont dit que j'étais admirable :
un futur mari sans défaut !
(Mari honnête !)

M'ont dit d'attendre mon amour
environ un an et un jour,
après quoi elle serait à moi,
moi qui l'ai trouvée dans les bois.
après quoi elle serait à moi,
moi qui l'ai trouvée dans les bois.
(Ah ! oui, c'est moi !)



J'ai attendu, mais tous les jours
j'allais la voir, la contempler.
J'aurais bien voulu l'embrasser,
mais fallait un an et un jour.
J'aurais bien voulu l'embrasser,
mais fallait un an et un jour.
(Un an, c'est long !)

Quand ce beau jour fut arrivé,
vite j'ai couru la chercher.
Mais quelqu'un m'avait précédé
au bureau des amours trouvées.
Mais quelqu'un m'avait précédé
au bureau des amours trouvées.
(Sale voleur !)

J'eus beau leur prouver mon bon droit,
leur crier qu'elle était à moi,
on m'a dit : « Ton amour trouvé,
il t'aurait fallu le garder ! »
On m'a dit : « Ton amour trouvé,
il t'aurait fallu le garder ! »
(Ah ! les salauds !)



Depuis, ma bosse j'ai roulé.
J'ai perdu ma naïveté.
À m'être ainsi cassé les dents,
je suis devenu plus prudent.
Quand je rencontre, au coin d'un bois,
une jolie biche aux abois,
je ne cours pas la rapporter
au bureau des amours trouvés.
(Tiens, pardi !)

Rien dans ces passades qui vaille
mon amour trouvé de naguère.
Mais quand on perd une bataille
on ne veut pas perdre la guerre !

SOMMAIRE

Le temps des pleurs, le temps des fleurs

1.

Combien d'années vit-on sur terre,
pour tant de peines et de douleurs ?
Que de labeurs et de misères !
La vie, c'est le temps des pleurs ;
Le temps des pleurs. Le temps des pleurs...

Et le bonheur, pourquoi n'en dis-tu rien ?
Pourquoi n'en dis-tu rien ?
Le temps des fleurs, ça n'est pas pour les chiens !
Ça n'est pas pour les chiens !
Le temps des fleurs. Le temps des fleurs.
Quand tu avais en abondance
joie, enthousiasme et espérance,
au temps des fleurs, au temps des fleurs...

2.

Facile de parler d'espérance,
facile de parler de fleurs,
quand on a jeunesse et prestance,
qu'on ne sait rien du goût des pleurs.
Le goût des pleurs ! Le goût des pleurs... >

Toi, ton bonheur se conjugue au passé,
se conjugue au passé.
L'odeur des fleurs, tu l'as vite oubliée,
tu l'as vite oubliée !
L'odeur des fleurs, l'odeur des fleurs.
Quand, au temps de ton abondance,
tu parlais de ton espérance
aux gens en pleurs, aux gens en pleurs...

3.

Mon enfant, pardonne à ton père
de trop peu parler de bonheur.
Moi je l'ai perdu à la guerre,
il est tombé au champ des pleurs,
au champ des pleurs, au champ des pleurs...

Le temps des pleurs a son lot de bonheurs,
a son lot de bonheurs.
Le temps des fleurs a son lot de douleurs,
a son lot de douleurs.
Le temps des pleurs, le temps des fleurs :
c'est une question de chance,
mais aussi de foi, d'espérance
d'amour au cœur, d'amour au cœur...

(Pour finir)

*Le temps des fleurs,
le temps des pleurs...*

SOMMAIRE

La lune dans un seau

1.

Il a vu la lune dans un seau,
si palpable, si réelle :
sa main s'est approchée de l'eau,
pour prendre la lune à la pelle !
Et moi je lui ai ri au nez.
Alors, il s'est mis à pleurer.
Et voilà mon cœur qui fond
face au chagrin de mon garçon.

2.

J'ai expliqué à mon garçon
les lois complexes de l'optique.
Mes réflexions sur la réflexion
l'ont laissé plutôt sceptique.
Alors, j'ai dû baisser le nez
et n'ayant pu le consoler,
devant le seau, je me morfonds,
au grand dépit de mon garçon.



3.

J'invoque Saint-Exupéry
que son Petit Prince embarrasse :
« Comment t'y serais-tu donc pris
pour sortir de cette impasse ? »

Moi je suis prêt à dessiner
tous les moutons du monde entier.
Mais il n'a cure des moutons :
il veut la lune, mon garçon !

4.

Soudain jaillit la solution :
je couvre le seau d'une toile
et j'explique à mon garçon
qu'il ne faut pas lever le voile.
« La lune pourrait s'échapper.
Dans ta chambre on va l'emmenner.
On lui chantera des chansons
pour qu'elle dorme avec mon garçon ! »

5.

Je me suis mis à chanter,
en berçant mon petit bonhomme.
Le marchand de sable est passé
et bientôt mon garçon ronronne !
Il sourit, de ses yeux fripés,
à son précieux seau enchanté.
Et voilà mon cœur qui fond
pour le bonheur de mon garçon !

SOMMAIRE

Une rose unique au monde

1.

Ne suis point l'arbre au port de roi.
Sur mon écorce nul n'a gravé : « Toi et moi ! »
Je suis plutôt du genre arbuste
qui tend les bras à tout venant...
S'il se pouvait qu'une se bute
à mes charmes peu évidents...
S'il se pouvait que re-débute
l'histoire du Prince charmant !

« Ta rose est unique au monde,
car c'est toi qui l'as choisie. »
Un Petit Prince aux boucles blondes,
souffrant d'une fleur trop chérie,
s'en est senti si responsable
qu'il est mort pour elle, dans les sables !
Voilà pourquoi je cours la terre ronde,
à la recherche d'une Rose unique au monde...

2.

Je sais qu'un beau jour viendra, pour moi,
où je trouverai fleur à mon bois.
Elle sera du genre arbuste,
qui tend ses bras à tout venant...
Dieu fera bien que l'un se bute
à l'autre qui lui convient tant,
pour qu'un unique amour débute :



l'histoire du Prince charmant...
Elle sera unique au monde
la Rose que j'aurai choisie.
Qu'elle soit brune, rousse ou blonde,
qu'elle soit plus ou moins jolie :
elle me sera indispensable,
je m'en sentirai responsable !
Voilà pourquoi je cours la terre ronde,
à la recherche d'une Rose unique au monde !

SOMMAIRE

Des bancs partout

1.

Mais regardez-les s'embrasser !
Est-ce qu'ils vont donc pas s'arrêter ?
Tous ces baisers, là, sur les bancs,
moi je trouve ça indécent.
D'abord, c'est pas juste pour les gens,
comme moi, qu'ont pas d'amour en poche,
ceux qui sont trop bêtes, ou trop moches.
Ceux à qui il manque quelque chose,
qu'ont les épines et pas les roses.

2.

Ce jour-là, quand elle m'a quitté,
j'ai cru qu'j'allais y rester.
Dans ma tête ça flambait tout grand :
j'ai enjambé l'parapet, quand,
un bref instant, dans un reflet,
en bas, dans l'ombre, sur le quai,
j'en ai vu deux qui s'embrassaient !
Alors, ça m'a mis en colère.
C'est comme ça qu'j'suis resté sur terre ! >

3.

Pendant des mois, j'ai milité
dans une ligue de moralité.
Je faisais la guerre aux amants.
Je venais m'asseoir à leurs bancs.
Et pendant leurs embrassements,
je leur lâchais des boules puantes !
Un jour, j'ai vu mon ex-amante
dans les bras d'un gars, chavirée,
plein de rage, alors, j'ai tiré...

4.

Mais regardez-les s'embrasser !
Est-ce qu'ils vont donc pas s'arrêter ?
Tous ces baisers, là, sur les bancs,
ça devrait être interdit, quand,
dans les asiles, y a des gens, comme moi,
qu'on prend pour des fous,
parce qu'ils voient des bancs partout :
Des bancs où y'en a qui s'embrassent...
Des bancs où y'en a qui s'enlacent...

Des bancs !... Des bancs !... Des bancs !...

SOMMAIRE

C'était au temps...

1.

C'était au temps figé sur les tableaux du Louvre,
au temps pétrifié de ce Musée Grévin :
Marat dans sa baignoire et cette plaie qui s'ouvre,
au temps de mes cahiers de grec et de latin,
au temps de mes cahiers de grec et de latin.
Jadis avait du teint ! Quel galbe avait Naguère !
Sculpté au marbre brut, brossé sur les tableaux,
le passé flamboyait, pour nous, dans la lumière,
ou nous parlait tout bas sur la trame des mots,
ou nous parlait tout bas sur la trame des mots.

(Refrain)

C'était au temps où les beaux militaires
avaient panache et fringant destrier,
au joli temps de ces politesses guerrières :
« Après vous, Messieurs, tirez les premiers ! »
Au temps des tournois,
au temps des poulaines,
au temps du vieux François
et des digues dondaines...
Au temps des rois qui régnèrent naguère,
quand les héros n'étaient pas fatigués.
Au temps des Cœur-de-Lion, Malborough-s'en va-t-en-
guerre.
Au temps où les lauriers n'étaient pas coupés...
Et qu'on s'en va-t-au bois et qu'on s'en va-t-en-guerre... >

2.

C'était l'âge studieux, l'âge où la moindre chose
vous a de ces saveurs qu'on ne retrouve point...
L'âge où la vie s'effeuille un peu moins que les roses,
mais dont le temps perdu plus jamais ne revient,
mais dont le temps perdu plus jamais ne revient...
Ô remontée du temps dans nos livres d'histoire !
Que d'ivresses cachées ! Que de secrets émois !
L'austère manuel était un vieux grimoire,
j'y déchiffrais le monde : Hier était à moi !
J'y déchiffrais le monde : Hier était à moi !
(Refrain)

3.

Mon Histoire avait tout de la pauvre « Victoire »
– dite « de Samothrace », et dont nul ne sait trop
ce qu'elle fut, au juste, sinon trophée de gloire –
et je la brandissais partout comme un flambeau !
Et le la brandissais partout comme un flambeau !
Car, dans mon ignorance et ma rage d'apprendre,
j'anachronisais tout, je me riais du temps.
Mon savoir mutilé faisait peine à entendre :
mes pauvres professeurs en ont grincé des dents ! (bis)

(Dernier refrain)

Adieu ! beau temps des joutes éphémères,
le joli temps des labeurs écoliers !
Depuis longtemps, je fais l'école buissonnière :
les temps sont durs, il me faut travailler !

>

Finis, les tournois.
Démодées, les poulaines.
Au clou, le vieux françois
et les digues dondaines.
Livres jaunis, mes trésors de naguère,
avec regret, je vous ai refermés.
Pour mon malheur – hélas ! –, ma vie a d'autres guerres.
Je ne vais plus au bois : les lauriers sont coupés...
On ne va plus au bois : les temps sont à la guerre.

(Pour finir)

On ne va plus au bois : les temps sont à la guerre.

SOMMAIRE

Cœur de pierre

1.

Me suis flanqué le cœur par terre.

Ai buté sur un cœur d'oiseau,
qu'avait reçu un coup de pierre
et qui gisait, là, en morceaux.

Qu'avait reçu un coup de pierre
et qui gisait, là, en morceaux.

Me suis mis la vie en enfer,
quand j'ai voulu le mettre au chaud,
m'a planté ses griffes de fer
dans le cœur et dans la peau.

2.

Elle a renversé mes barrières,
m'a fait trahir mes idéaux.

Elle a saccagé ma chaumière,
a démoli tous mes châteaux.

Elle a saccagé ma chaumière,
a démoli tous mes châteaux.

Pour elle ai rampé sur la terre,
son mors aux dents, et sur mon dos,
j'allais promener son derrière
par mes monts et par mes vaux. >

3.

Si je suis en prison, derrière
un ciel balaféré de barreaux,
c'est pour avoir cloué l'oiseau
qui m'a changé le cœur en pierre...
C'est pour avoir cloué l'oiseau
qui m'a changé le cœur en pierre...

(Pour finir)

Me suis flanqué le cœur par terre.
Ai buté sur un cœur d'oiseau,
qu'avait reçu un coup de pierre
et qui gisait, là, en morceaux.
Qu'avait reçu un coup de pierre
et qui gisait, là, en morceaux...

SOMMAIRE

Maturité

C'est vrai qu'il est bien mûr,
l'amour que je te donne.
C'est vrai qu'il est bien mûr.
Il a couleur d'automne.
Il est comme un vieux mur,
l'amour que l'on se donne.
Il est comme un vieux mur
qu'un long souci maçonne.
C'est vrai qu'il est bien mûr,
l'amour que l'on se donne.

C'est vrai qu'il est bien dur,
le cœur que je te donne.
C'est vrai qu'il est bien dur :
château fort en automne.
Mais c'est un abri sûr,
mon vieil amour d'automne,
car jamais un cœur mûr
son amour n'abandonne.

C'est vrai qu'il est plus sûr,
l'amour que je te donne...

SOMMAIRE

Grisaille

1.

Dans la grisaille
du matin,
il faut que j'aïlle
gagner mon pain.
Oh ! s'il se pouvait qu'un miracle,
un cataclysme, une débâcle,
un je ne sais quoi, quelque chose
vienne remettre tout en cause,
pour ne plus que je me lève,
arraché à mes rêves :
dans la grisaille
du matin,
pour ne plus que j'aïlle
gagner mon pain.

Car,

si je m'suis fait *rond-d'cuir*,
c'est pas pour mon plaisir,
ni pour l'amour de Dieu,
ni même pour les beaux yeux
d'une starlette de bureau...
C'est parce qu'il le faut,
que c'est obligatoire.

>

Sinon,

J'frais la cour à la gloire :
j'l'obligerais à m'aimer.
Quitte à m'exténuer,
à me tuer d'écrire.
Mais j'aurais son sourire,
enfin j'pourrais chanter,
utiliser les dons qu'le Bon Dieu m'a donnés !

2.

Dans la grisaille
du matin,
il faut que j'aille
mendier mon pain.
Oh ! s'il se pouvait qu'un miracle,
un cataclysme, une débâcle,
un je ne sais quoi, quelque chose
vienne remettre tout en cause,
pour ne plus que je me lève,
arraché à mes rêves :
dans la grisaille du matin,
pour ne plus que j'aille
mendier mon pain !

Car,



si je m'suis fait *mendiant*,
c'est pas pour mon plaisir,
ni pour l'amour de Dieu,
ni même pour les beaux yeux
d'une fille de mendigot.
C'est parce qu'il le faut,
que c'est obligatoire.

Sinon,
j'aurais plus rien à boire,
je pourrais plus m'payer
le plaisir de noyer
c'que j'ai pas pu écrire.
L'alcool, c'est mon sourire,
et ça m'aide à rêver
à c'que j'aurais pu faire, si j'étais pas tombé !...

3.
Dans la grisaille
du matin,
il faut que j'aille
mourir, demain.
Oh ! s'il se pouvait qu'un miracle,
un cataclysme, une débâcle,
un je ne sais quoi, quelque chose
vienne remettre tout en cause,
pour ne pas que je me lève,
arraché à mes rêves,
dans la grisaille du matin,
pour ne pas que j'aille
mourir, demain !



Car,

si je m'suis fait *bandit*,
c'est pas pour mon plaisir,
ni par haine de Dieu,
ni même pour les beaux yeux
d'une fille de tripot.
C'est parce qu'il le faut,
que c'est obligatoire.

Sinon,

j'aurais pas eu la gloire,
qui voulait pas m'aimer,
et que j'ai dû violer,
faute de la séduire.
Mais y'a pas un sourire
pour m'aider à crever,
et j'ai rien fait des dons qu'le bon Dieu m'a donnés !

(Pour finir)

Dans la grisaille du matin,
je meurs, canaille,
je meurs pour rien,
pour rien,
pour rien...

SOMMAIRE

Le portrait de son père

(Refrain)

Regarde, regarde, ma chérie !
Il a toutes nos manières
et les yeux de sa maman.
Mais qu'il ressemble à son père !
Oui, c'est vraiment mon enfant !
Oui, c'est vraiment mon enfant !

1.

Que seras-tu, demain, petit ?
Aujourd'hui, tu es si gentil...
Tu sais, le monde n'est pas joli :
il ne t'a pas encore sali.

(Refrain)

2.

Quand tu parleras, mon petit,
je te raconterai la vie,
et pour qu'elle soit plus jolie
l'habillerai de poésie.

(Refrain)



3.

Quand tu marcheras, mon petit,
je te prêterai mes outils,
pour faire un monde plus joli
que celui que l'on t'a bâti !
(Refrain)

4

Quand tu aimeras, mon petit ?
Tu réinventeras la vie :
un petit d'homme qui vagit !
Et tu crieras, tout ébloui :
(Refrain)

5

Quand tu seras grand, mon petit,
ne nous laisse pas dans l'oubli.
Viens chez nous avec le petit.
Et je dirai à sa mamie :

(Dernier refrain)
Regarde, regarde, ma chérie !
S'il a toutes leurs manières
et les yeux de sa maman,
il ressemble à son grand-père !
Oui, c'est vraiment mon enfant !

SOMMAIRE

Mon voisin de passant

1.

Mon voisin d'passant
m'est pas inconnu.
Je lui dis bonjour, souvent,
dans la rue.

Parfois il me semble
qu'il voudrait m'parler,
mais il me ressemble :
il est trop pressé !

Mon voisin d'passant,
j'voudrais bien t'parler,
mais j'ose pas,
mais j'ose pas.
Je me dis toujours : « Qu'est-ce qu'il va penser ? »
Et j'en reste là,
voilà. >

2.

Mon voisin d'palier,
je le connais bien.
Nous partons ensemble,
tous les matins.
On dit quelques mots,
chaque fois les mêmes.
Je sens qu'il rit faux,
qu'il a des problèmes.

Mon voisin d'palier,
j'voudrais bien t'aider,
mais j'ose pas,
mais j'ose pas.
Je me dis toujours : « Qu'est-ce qu'il va penser ? »
Et j'en reste là,
voilà.

3.

Mon voisin d'travail,
je le connais trop.
Il fait trop d'humour,
trop de jeux de mots.
Il dit tous les jours
qu'il va s'foutre à l'eau.
Ça crève les yeux qu'il est malheureux ! >

Mon voisin d'travail,
j'voudrais bien t'aimer,
 mais j'ose pas,
 mais j'ose pas.
Je me dis toujours : « Qu'est-ce qu'il va penser ? »
 Et j'en reste là,
 voilà.

4.

Ça fait bien dix ans
que j'les ai pas r'vus.
 Et voilà qu'hier,
 par hasard j'ai su
le drame caché de leur vie sans joie.
Alors, j'ai pleuré de honte de moi.

Mon voisin d'passant,
est mort dans la rue
sans que son roman
 ait jamais paru.
C'est peut-être de ça
qu'il m'aurait parlé,
 mais il n'osait pas
 et j'l'ai pas aidé...

>

5.

Mon voisin d'palier,
lui, est en prison.
Il s'est endetté
pour l'achat d'un fonds.

C'est peut-être de ça
qu'il m'aurait parlé,
mais il n'osait pas
et j'l'ai pas aidé.

Mon voisin d'travail
a plaqué la vie,
lassé d'être seul,
lassé qu'on l'oublie.
Les gens n'croyaient pas
qu'il allait se tuer :
moi j'ai senti ça
et j'l'ai pas sauvé.

6.

Alors, j'ai juré
devant la Madonne
d'être le prochain
de chaque personne ;
D'ouvrir grand mon cœur
à ces inconnus :
mes voisins de passants,
à gueule de Jésus !



Mes voisins de passants,
mes voisins d'palier,
mes voisins d'travail
et du monde entier,
tant pis pour les coups
que ça va m'coûter :
y'en a qui sont morts
d'être pas aimés...

Y'en a qui sont morts d'être pas aimés...

SOMMAIRE

Le cœur qui roule

1.

J'ai le cœur qui roule
et n'amasse pas mousse :
je voudrais bien l'arrêter.
Et ma vie s'écoule,
loin de la frimousse
dont je voudrais m'enfrimousser...
J'ai le cœur qui roule
et n'amasse pas mousse :
je voudrais bien l'arrêter, l'arrêter, l'arrêter.
Je voudrais bien m'enraciner.

2.

Si t'as le cœur qui roule
et n'amasse pas mousse :
et si tu veux l'arrêter,
sors donc de la foule,
montre ta frimousse
dont je voudrais m'enfrimousser.
Mon corps est ton moule
tu y feras mousse :
à deux c'est bon de s'arrêter, s'arrêter, s'arrêter.
À deux on peut s'enraciner. >

3.

Mais j'ai le cœur qui roule
et n'accumule pas mousse :
et personne pour l'arrêter.

Et ma vie s'écoule,
loin de la frimousse
dont je voudrais m'enfrimousser.

J'ai le cœur qui roule
et n'accumule pas mousse.
Je voudrais bien l'arrêter, l'arrêter, l'arrêter.
Je voudrais tant m'enraciner...

SOMMAIRE

Au Grand Jacques

(Pour commencer, sur l'air de « Je vous ai apporté des bonbons »)

C'était un grand Belge de garçon,
qu'avait su garder l'âme pure.
Il nous apportait des bonbons
qu'étaient l'genre fourrés au sulfure.
Moi, pour perpétuer son nom,
j'ai composé cette chanson.

1.

Guitare au poing, c'est dérisoire :
n'est pas Don Quichotte qui veut.

Ce n'est pas avec ma pétoire
que je ferai trembler les cieux,
que je ferai trembler les cieux.

Je viens évoquer la mémoire
d'un qui prenait très au sérieux
la donquichottesque victoire
de l'amour sur les armes à feu.

La donquichottesque victoire
de l'amour sur les armes à feu !

>

(Refrain)

Où es-tu, Grand Jacques ?
Là-haut dans les cieux,
en hôte de marque,
chez les Bienheureux ?
Sûrement, Grand Jacques,
éternel râleux,
tu fais des remarques
au Diable et au Bon Dieu !

2.

Du haut de ton siège de gloire,
secoue-le un peu, ce Bon Dieu.
Qu'il remporte enfin la victoire
qui sauvera les malheureux,
qui sauvera les malheureux !
Ceux qui, fidèles à ta mémoire,
continuent de prendre au sérieux
la donquichottesque victoire
de l'amour sur les armes à feu.
La donquichottesque victoire
de l'amour sur les armes à feu !

(Dernier refrain)

À bientôt, Grand Jacques,
contrebandier de Dieu !
Accrochés à tes basques,
nous entrerons aux cieux.
Quant à toi, Grand Jacques,
éternel goualeux,
tu chanteras tes frasques
au Diable et au Bon Dieu.



(Pour finir)
Nous, si l'on croit encore au père Noël,
c'est grâce à tes chansons, Grand Brel !

(parlé)
Vous vous souvenez, dites :
Le Plat Pays, les Vieux, les Bigotes, les Flamandes...
Merci, Grand Jacques, merci !
À bientôt, Grand Jacques !

SOMMAIRE

À Tien An Men : chant de résistance

(Parlé)

C'était il y a moins de dix ans – vous en souvient-il ?

La nuit du 3 au 4 juin 1989.

Des milliers de Chinois sont massés sur la place
de Tien An Men,

la bien ou la mal nommée, dont le nom signifie

« Porte du Ciel ».

Le peuple étouffe dans le carcan de fer d'un régime
totalitaire

et il le dit à ses gouvernants, avec des slogans
et des calicots pacifiques.

L'armée hésite. Mais un ordre est un ordre...
et tout bascule...

De la boucherie qui suit, le monde, horrifié,
retiendracette image mythique :

un homme dérisoire faisant rempart de son corps
à la progression d'un char !

Au début, la réprobation fut unanime. On mit la Chine
au banc des nations...

En paroles tout au moins... Puis le temps a passé
et comme dit Ferrat :

« Le sang sèche très vite en entrant dans l'Histoire ! »

« Oubliez Tien An Men : vous aurez nos marchés ! »

A dit Pékin. Alors, se sont prostitués
marchands, industriels et jusqu'aux Chefs d'État,
venus passer l'éponge et signer des contrats.



Exit le monde libre : il a vendu son âme.
Mais il sont des millions dans le monde, hommes, femmes
qui ne sont pas à vendre et qui ne plieront pas.
Différents sont leurs buts. Autres sont leurs combats.
Mais l'obstacle est le même : la raison d'État !
À ces héros obscurs, semence d'espérance.
J'offre ce « Tien An Men » pour chant de résistance...

(Refrain)

Résistance ! Résistance !
Ils ont confisqué le droit.
Ils asphyxient nos consciences,
à coups de raison d'État
et à coups de lacrymogène...
Nous savons tous où cela mène !
À Tien An Men, à Tien An Men.

1.

Ces Chinois qui luttèrent contre la tyrannie.
Sont encore en prison ou ont perdu la vie.
Le monde s'est ému, mais les Grands ont cédé,
car pour les Droits de l'Homme qui perdrait des marchés ?
Et Tien An Men, c'est du passé !

(Refrain)

>

2.

Chez nous, l'État s'en prend aux fous d'écologie,
qui luttent à mains nues pour protéger la vie.
J'entends les profiteurs de déchets irradiés
Crier : « Eh ! les blaireaux, allez manifester
à Tien An Men, et y crever ! »
(Refrain)

3.

L'histoire nous l'apprend : l'amour de la patrie
n'implique pas qu'on cède à son idolâtrie.
Quand il couvre un abus de son autorité,
l'État met en question sa légitimité.
Et Tien An Men est justifié.
(Refrain)

4.

Si l'on m'accuse, un jour, de prêcher l'anarchie,
je serai, à coup sûr, en bonne compagnie :
Gandhi et Luther King, Mandela et le Ché
et bien d'autres héros qui ont su résister,
Et Tien An Men, foule écrasée !
(Refrain)

5.

Oui, c'est « Porte du ciel » que ce nom signifie.
Quel cri de ralliement pour notre confrérie !
Porte de la justice, ciel de la liberté :
telle est la Résistance pour la vérité.
Et Tien An Men l'a immortalisée !
(Refrain) >

(Dernier refrain)
Résistance ! Résistance !
L'État n'a pas tous les droits.
Notre conscience souffre violence
Mais ne se taira pas.
Quant à vos gaz lacrymogènes,
prenez garde qu'ils ne vous mènent
à Tien An Men, à Tien An Men !

SOMMAIRE

Fanchon

1.

On est là deux cents bûcherons, tout con,
tout ça pour les yeux de la belle Fanchon.
Quelle idée il a eue, le patron !
Pour la cantine des bûcherons,
c'est bien connu, il faut un laideron,
et c'est pas le cas de Fanchon !

(1^{er} refrain)

Elle a la peau douce
et je l'aime.
Cette fleur de brousse,
moi je l'aime !
Et ça me rend fou, le soir,
quand je la vois dans le noir.
Je sais bien que l'on est deux cents
à rêver d'elle dans ce camp !

2.

On est là deux cents bûcherons, tout con,
tout ça pour l'amour de la belle Fanchon.
C'est plus possible, cette tension :
Ça finira par une explosion !
Faut pas jouer avec les passions,
et c'est le jeu préféré de Fanchon



(2^e refrain)

Elle a la peau douce
et je l'aime !

Cette fleur de brousse,
moi je l'aime !

Et ça me rend fou, le soir,
car je sais que, dans le noir.

Nous, bûcherons, on est deux cents
à crever d'elle dans ce camp !

3.

On est là deux cents bûcherons, tout con,
tout ça pour la mort de la belle Fanchon.

D'un coup de hache sur son beau tronc,
elle a perdu la tête Fanchon,
assassinée par un bûcheron.

Et moi je répète comme un con :

(3^e refrain)

Elle a la peau douce
et je l'aime.

Cette fleur de brousse,
moi je l'aime !

Et ça me rend fou, le soir,
de ne plus jamais la voir.

Je sais bien que l'on est deux cents
à délirer, comme au bon vieux temps... >

(Pour finir)
« Fanchon, fleur de brousse,
moi je t'aime !
Et je sais, ma douce,
que tu m'aimes ! »
(ad libitum)

SOMMAIRE

Sisyphe

– Eh, Sisyphe, ça roule ? On dirait que tu flanches ?
– Ça roule... si l'on veut : il est lourd, ce rocher !...
– Allez pousse, teigneux ! Pas question de flancher !
 Il te faut travailler, semaines et dimanches !
 Et si tu te rebiffes,
 on te fera crever !
 Il faut payer, Sisyphe !
 Sisyphe, il faut payer !

 Je trime : chaque jour, je remonte la pente,
 pour pouvoir, au sommet, enfin me reposer...
Mais plus je peine au vent, plus la charge est pesante,
 et retombe sans fin, comme pour m'écraser !
 Et si je me rebiffe,
 Je les entends crier :
 Il faut payer, Sisyphe !
 Sisyphe, il faut payer !

 Pitié, juges du fric, soutiens de la finance,
 ô seigneurs du bon droit à gueule d'assassin,
 dieux du papier timbré, qui tenez la balance
 de la loi des nantis : l'ordre des gens de bien !
 Mais plus je me rebiffe,
 Plus je me fais huer :
 Il faut payer, Sisyphe !
 Sisyphe, il faut payer !

>

Me libéreriez-vous pour le prix de mon âme ?
Je suis prêt à la vendre ou à l'hypothéquer !
– Mais tu l'as fait, Sisyphe !... Elle est à nous, ton âme !
Si tu veux la ravoir, il te faudra payer !
Tu geins, tu te rebiffes !
Mais à quoi bon crier ?
Il faut payer, Sisyphe !
Sisyphe, il faut payer !

– Eh, Sisyphe, ça roule ? On dirait que tu flanches...
– Ça roule... si l'on veut : il est lourd, ce rocher !...

SOMMAIRE

Mouette

Je m'en souviens comme d'hier,
il faisait gros temps sur la mer,
et son cœur s'était brisé l'aile...
Mouette, reviens, mouette, reviens,
sans toi je coule et crève de chagrin...
Mouette, reviens, mouette, reviens,
sans toi je coule et me saoule de vin...

Elle était frêle,
presque irréelle,
cœur en dentelles
j'étais fou d'elle...
On devrait pas aimer comme ça !
Mais à la guerre
comme à la guerre,
l'amour c'est toujours un combat :
on en a peur, mais on y va...

Je m'en souviens comme d'hier :
il fit longtemps beau sur la mer,
l'amour avait guéri son aile...
Mouette, reviens, mouette, reviens,
sans toi je coule et crève de chagrin...
Mouette, reviens, mouette, reviens,
sans toi je coule et me saoule de vin... >

Moi, pour la belle,
moi, pauvre vielle,
cœur violoncelle,
je saignais d'elle...
J'aurais pas dû l'aimer comme ça !
Mais à la guerre
comme à la guerre :
le cœur a ses raisons parfois
Que la raison ne connaît pas

Je m'en souviens comme d'hier
Quand elle a dit : « C'est long la mer »
J'ai su qu'elle battait de l'aile...
Mouette, reviens, mouette, reviens,
sans toi je coule et crève de chagrin...
Mouette, reviens, mouette, reviens
Sans toi je coule et me saoule de vin...

Car la cruelle
avait en elle
soif éternelle
d'amours nouvelles...
Ça devait bien finir comme ça !
J'ai fait la guerre :
drôle de guerre,
mais je ne la regrette pas
si lui parvient ce refrain-là.



Mouette, souviens-toi de la mer,
je t'y attends tout comme hier
pour t'y raccommoder les ailes...
Mouette, reviens, mouette, reviens,
sans toi je coule et crève de chagrin...
Mouette, reviens, mouette, reviens,
sans toi je coule et me saoule de vin...

SOMMAIRE

Rêve de farine

Celle qu'en rêve j'imagine
a la peau fine, fine, fine,
comme un vase de porcelaine :
celle que j'aime est châtelaine.

J'irai la voir en son domaine,
en grande plaine, plaine, plaine :
lui dirai souci qui me mine,
lui contera que me chagrine.

Me fera sa plus douce mine,
sera câline, line, line :
serai beau page de la reine
en son château de porcelaine !

Gentil meunier, quelle fredaine !
Tu perds ta peine, peine, peine :
c'est là fol rêve de farine...
Les pages de la reine Hermine
ont la peau fine, fine, fine...

SOMMAIRE

Le Gars Lucas

C'était son premier voyage
en voiture, qu'il faisait là.
L'avait pas quitté son village
d'puis sa naissance, le gars Lucas.
L'avait jamais quitté sa terre,
jamais pris l'train, jamais pris l'car :
ce jour-là, c'était jour d'première
Mais l'auto, c'était l'corbillard
Pour le cim'tière...

Tout finit par s'arranger :
gars Lucas, qu'aimais tant la terre,
tu vas dormir dans la bruyère
où qu't'avais pas l'temps d'rêver !

Les rar' qui suivaient derrière
et faisaient semblant d'pleurer,
c'étaient ceux qui, sur la terre,
n'ont jamais voulu t'aimer.
Être ignoré, c'est pis qu'la haine
et on en faisait pas grand cas
des chagrins et des problèmes
du gars Lucas...



Tout finit par s'arranger :
gars Lucas, la jolie fermière
qui est morte l'année dernière,
tu vas enfin pouvoir l'aimer !

Il y'en a de tous les âges,
de tous bords, des gars Lucas :
des pauvres idiots de village
que le monde ignore et qu'il broie.
Mais quand ils quitteront la terre,
paraît qu'au ciel, ou quelque part,
y'aura un gueul'ton du tonnerre
où qu'ils auront la meilleure part
avec leur Père !

Tout finit par s'arranger :
Saint Lucas, dans tes prières,
pense aux gars Lucas de la terre
qui n'ont pas le cœur à prier...

SOMMAIRE

C'est pas d'eau

Longtemps seule a coulé ma source,
et nul n'en a connu la source...
Au long des chemins de l'enfance,
j'ai tout appris de la souffrance...

Ma vie : un port sur l'océan.
Mon rêve : un navire en partance.
Mon cœur : un pauvre goéland,
aux blanches ailes d'espérance...
Mon cœur : un pauvre goéland,
aux blanches ailes d'espérance...

La mer de la vie est sauvage ;
elle a coulé tous mes bateaux.
Mes beaux espoirs ont fait naufrage.
mon cœur ruisselle,
mon cœur ruisselle,
Mon cœur ruisselle,
et c'est pas d'eau,
non c'est pas d'eau...

Qui regarde encor la Grande Ourse ?
Qui sait rêver devant les sources ?
Voir au-delà des apparences ?
Qui sait retomber en enfance ?



Ma vie : un port sur l'océan.
Mon rêve : un navire en partance.
Mon cœur : un pauvre goéland,
aux blanches ailes d'espérance...
Mon cœur : un pauvre goéland,
Aux blanches ailes d'espérance...

La mer de la vie est sauvage,
elle a coulé tous mes bateaux.
Mes beaux espoirs ont fait naufrage :
mon cœur ruisselle,
mon cœur ruisselle,
mon cœur ruisselle,
et c'est pas d'eau,
non, c'est pas d'eau...

Mais un jour, à bout de course,
tu es venue boire à ma source,
tu as pris sur toi ma souffrance
Tu m'as ramené mon enfance !

Ma vie : un port sur l'océan.
Mon rêve : un navire en partance.
Nos cœurs : deux joyeux goélands,
aux blanches ailes d'espérance...
Nos cœurs : deux joyeux goélands,
aux blanches ailes d'espérance... >

La mer de la vie est sauvage ;
mais solide est notre bateau.
Mes espoirs de font plus naufrage :
mon cœur ruisselle,
mon cœur ruisselle,
mon cœur ruisselle,
et c'est pas d'eau :
non, c'est pas d'eau !

SOMMAIRE

Mon cœur est une cible

Mon cœur est une cible
Où vibre encor la flèche
D'un rêve impossible
Qui le transperça.
Sa blessure est fraîche
Mais ne saigne pas...

Mon bel amour
Efrangé
S'afflige...
Tout se fige
En mon corps étranger...

Je me laisse glisser,
Insensible,
Dans mon rêve impossible,
Par la brèche que sa flèche
Perça
Dans mon cœur de forçat...

(12.11.1959)

SOMMAIRE

De ma plus haute Tour

Amoureux de l'Amour,
un beau matin sans ride,
sur ma plus haute Tour,
ébloui et candide,
j'ai désiré Celui qui ne me voulait pas...

Ô mon Dieu ! que le ciel est lourd,
depuis que vous ne m'aimez pas !

Qu'es-tu, Dieu ? Es-tu sourd,
dans ton lointain splendide ?
Moi, du haut de ma Tour,
l'âme et le cœur arides,
j'ai crié vers Celui qui ne me connaît pas...

Ô mon Dieu ! que le ciel est lourd,
depuis que vous n'entendez pas !

Ce trou bleu, sans contour,
ce trou dans rien, ce vide,
de ma plus haute Tour,
scrutant son œil liquide,
j'y ai cherché Celui qui ne s'y trouve pas... >

Ô mon Dieu ! que le ciel est lourd,
depuis que vous n'y êtes pas !

(24.09.1960)

SOMMAIRE

Mausolée à la nausée

Civilisation,
J'ai grande nausée
De ta solitude glacée.
Grande ville fantôme,
Avec tes passants jaunes,
Sinistre mausolée...
Forêt de marbre désolée,
Reine morte en manteau d'hermine
Au corps infesté de vermine...
Fête foraine,
Foire d'empoigne :
Voici que m'élance
Hors de ta pestilence,
Seul
Avec mon silence...

.....

Mais avant de disparaître,
Avant de quitter ce non-être,
Ma nausée, je l'ai gravée
Au marbre d'une ode glacée,
J'en ai fait un mausolée :
Mausolée à la nausée...

(1961)

SOMMAIRE

Sépulcres

Je ne fais pas partie de vos coteries,
De vos bruyants cénacles, de vos rires trop sonores,
De votre joie fausse et de vos fausses confidences...

C'est ma faute si l'on me fuit :

Je ne sais pas comme eux dire du mal des autres,
Je ne sais pas en faire, je ne sais pas en rire.

Je hais le mal et ne condescends pas
A célébrer le vice et sa victoire injuste :

Qui est absent, que je ne le défende ?

Qui est vaincu, que je ne le relève ?

Qui est déshérité, que je ne l'exalte ?

Je suis le pur, le naïf, l'idiot !

Mon idéal m'aveugle et j'y coule en silence,
Seul : je gêne...

Allez-vous-en de moi, laissez-moi seul,
Misérables falots, assoiffés de louanges :
Enivrez-vous les uns les autres du vin amer de la vanité.
Bavez votre venin sur les fleurs qui vous hantent, guêpes !

Aboyez ensemble, loups faméliques !

Mendez-vous mutuellement l'estime, imbéciles !

Roulez-vous dans vos fêtes, bouffons !

Le vide est votre lot :

Il hurle et vous aspire aux tréfonds de vous-mêmes
Où vous ne descendez jamais... >

On n'explore pas les sépulcres :
On mure leur odeur pestilentielle,
Ce relent de tout ce qui a pourri,
De rêve, d'idéal, de pureté, d'amour.
Ce qui s'est transformé en une boue immonde...
On n'explore pas les sépulcres :
On y tombe !

(Août 1960)

SOMMAIRE

Ballade à la neige

De quelque paradis sans fond,
neige, tu tombes dans la plaine.
Mais quelle malicieuse haleine
fait qu'à peine à terre, tu fonds ?

Je suis ton mouvement berceur
qui charme l'âme et l'ensorcelle.
Et quand tu fuis, ma damoiselle,
j'entends tout bas pleurer mon cœur.

Tes myriades de confettis,
dont les joyeuses avalanches
entremêlent les robes blanches,
de quels balcons sont-ils partis ?

Ils cabriolent, font des bonds
et, dans leurs sarabandes folles,
viennent se poser et s'envolent
en nuées de blancs papillons.

Ô doux flocons, que vos frissons,
quand vous me fondez sur la tête,
mettent mon pauvre cœur :
j'aime vos gentilles façons !



Quand vous jouez, je fais des vœux
pour que dans votre pantomime,
vous preniez vos robes d'hermine
aux noirs taillis de mes cheveux !

.....

Mais quand tu as cessé ta danse gracieuse,
et qu'avec mes regrets je me retrouve seul,
entends-tu la question de mon âme anxieuse :
« Neige, es-tu morte en ton linceul ? »

(Versailles, décembre 1951)

Fin

SOMMAIRE